



© Matthieu Gafsou, de la série H+, 2016. Courtesy Galerie C / MAPS * Prière de consulter le commentaire de l'image en page 2 *



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Homme-machine, 2017. Courtesy Galerie C / MAPS

SOMMAIRE

ÉVÉNEMENTS	18
NOUVELLES EXPOSITIONS	28
EXPOSITIONS EN COURS	36

PHOTO-THEORIA

Magazine mensuel dédié à la photographie contemporaine

Rédactrice : Nassim Daghighian • info@phototheoria.ch • www.phototheoria.ch

Créé en 2011, Photo-Theoria vous propose des sujets d'actualité sur la photographie contemporaine, ainsi qu'un aperçu des expositions de photographie en Suisse. Historienne de l'art spécialisée en photographie, Nassim Daghighian est membre de l'AICA – Association Internationale des Critiques d'Art. Elle enseigne la photographie contemporaine, l'histoire de la photographie et l'analyse d'image au CEPV depuis 1997. Elle a été conservatrice associée au Musée de l'Elysée, Lausanne, de 1998 à 2004.

* Neil Harbisson se considère comme un cyborg. Souffrant d'une maladie rare, l'achromatopsie, qui le prive de la vision des couleurs, il s'est fait implanter une prothèse nommée Eyeborg. Intégrée à la boîte crânienne, elle capte les couleurs et les convertit en ondes sonores. Neil Harbisson plaide pour une augmentation créative de l'humain et se distancie parfois du transhumanisme, qu'il trouve trop figé dans des représentations stéréotypées ou commerciales. Il a une vision d'artiste plus que d'apôtre de la technoscience. Il se targue d'être le premier humain à apparaître avec sa prothèse sur la photo de son passeport. Munich, 15 juillet 2015.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Avatar, 2015. Courtesy Galerie C / MAPS

FOCUS – Matthieu Gafsou. H+

Cet été, Matthieu Gafsou (1981, CH / FR) présente son projet *H+* (2015-2018) sur le(s) transhumanisme(s) aux Rencontres de la photographie à Arles. Un ouvrage paraît à cette occasion aux éditions Kehrer et Actes Sud, avec un essai critique de David Le Breton, célèbre anthropologue et sociologue français.

H+ est le symbole du transhumanisme, qui vise à augmenter et à améliorer les particularités physiques et psychiques des êtres humains par l'usage des sciences et des techniques les plus innovantes. La thématique est large et prospective puisqu'elle interroge autant les rapports que les êtres humains entretiennent avec leur présent, leur corps et leur cerveau qu'avec l'avenir, la mort et les technologies.

Fidèle à sa démarche artistique établie vers 2012, Matthieu Gafsou combine des images décontextualisées, voire énigmatiques, avec des photographies plus documentaires et descriptives. Un bref commentaire de l'artiste accompagne la majorité des visuels, le texte aidant à mieux comprendre les multiples aspects de la problématique. De plus, le livre est divisé en six chapitres qui reflètent les différentes facettes de cette thématique complexe : prothèses ; nootropiques ; homme-machine ; avatar ; biohacking et posthumain.

Entre expérimentations scientifiques et revendications activistes, plusieurs pratiques visant à augmenter les capacités humaines sont abordées dans ce vaste projet. Il n'y a aucune naïveté dans l'approche du photographe qui met en évidence les idéologies sous-jacentes et les ambiguïtés – parfois inquiétantes – du mouvement transhumaniste.

Avec *H+*, Matthieu Gafsou pose plus de questions qu'il ne prétend y répondre ; il ouvre à chacune et chacun un espace de réflexion sur le sens qu'elle ou il entend donner à sa vie et au monde qui l'entoure.

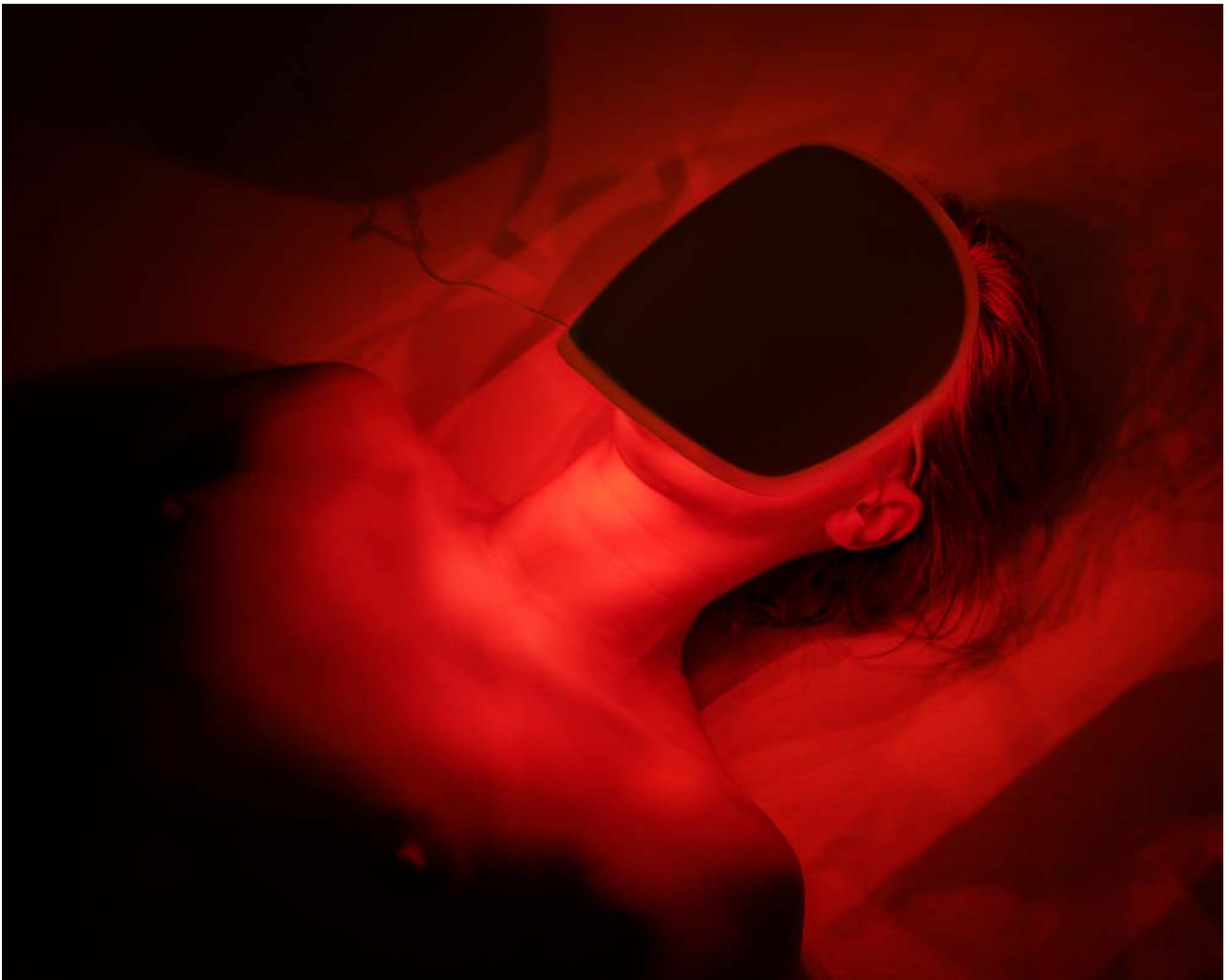
Nassim Daghighian

→ Exposition *H+* dans le cadre des Rencontres de la photographie d'Arles, séquence "Humanité augmentée", 2.7. – 23.9.2018
Publication en français ou en anglais : Matthieu Gafsou, *H+. Transhumanism(s)*, Arles, Actes Sud / Heidelberg & Berlin, Kehrer, 2018.
Les textes accompagnant les photographies (page 1 et suivantes) sont de Matthieu Gafsou.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Prothèses, 2015. Courtesy Galerie C / MAPS

Jean-André Venel (1740-1791) est un médecin suisse considéré comme l'un des premiers prothésistes modernes. Son corset vise à traiter la scoliose, une déformation commune de la colonne vertébrale. Il s'agit de s'attaquer à une difformité manifeste, un handicap. Techniquement, on classe cet objet dans la catégorie des orthèses, c'est-à-dire un appareillage qui compense une fonction absente ou déficiente, au contraire de la prothèse qui se substitue à une fonction. L'orthèse est le précurseur de l'exosquelette, outil motorisé fixé sur son corps pour redonner de la mobilité ou augmenter les capacités d'un humain, dont le développement s'accélère aujourd'hui.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Prothèses, 2015. Courtesy Galerie C / MAPS

Ce masque de photothérapie anti-âge est censé faire rajeunir celui ou celle qui le porte quotidiennement pendant cinq minutes. Les arguments de vente de cet appareil empruntent au discours médical alors qu'il s'agit évidemment d'un produit de beauté, au même titre qu'une crème anti-âge. Ce qui rend cet appareil symptomatique est sa participation à l'idéologie déjà dominante du corps parfait en y ajoutant le culte de la technologie comme moyen de sauver ledit corps de la décrépitude. C'est une version *geek*, *cheap* et non invasive de la chirurgie esthétique.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Nootropiques, 2015. Courtesy Galerie C / MAPS

Les compléments alimentaires permettraient de limiter les maladies et d'accroître par conséquent la durée de vie. Ils sont un pis-aller dont il faudrait se contenter avant le développement de thérapies géniques permettant d'inhiber le vieillissement. C'est du moins le message véhiculé sur les sites internet transhumanistes. Il s'agit d'une forme de dopage mais appliquée à la vie de tous les jours. Idéologiquement, cette pratique apparemment anodine prépare toutefois l'avènement du cyborg, car elle allie l'homme à la technique incorporée.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Homme-machine, 2017. Courtesy Galerie C / MAPS

Le dispositif intra-utérin (DIU), communément appelé stérilet, est un contraceptif inventé en 1928 par Ernst Gräfenberg. Il s'agit d'un petit objet qu'on insère dans l'utérus pour prévenir la fécondation et secondairement la nidation. Le stérilet au cuivre libère localement des ions de cet élément chimique et provoque une réaction au niveau de l'utérus, due au corps étranger. Celle-ci empêche la fécondation de l'ovule et/ou la nidation. Ce dispositif peut rester en place pendant plusieurs années. Après son retrait, ses effets régressent rapidement de sorte qu'une grossesse peut à nouveau survenir. Le stérilet est plus qu'une prothèse car son application transforme localement la physiologie de la femme.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Nootropiques, 2018. Courtesy Galerie C / MAPS

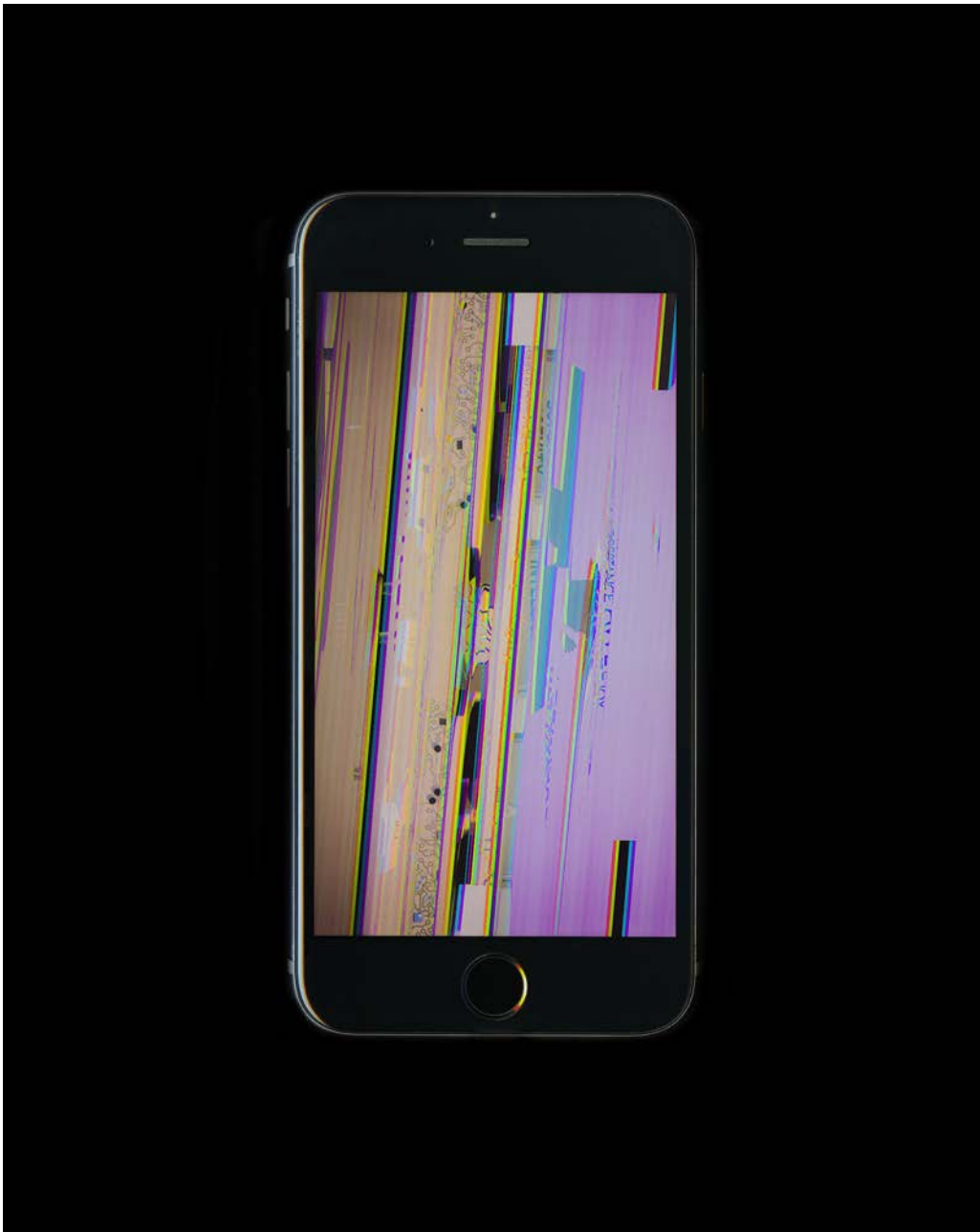
Jeanne-Marie Dudan, née en 1918, vit sa centième année. Elle aime boire son espresso bien serré, le seul nootropique – avec le thé – qu'elle ait jamais consommé. "Les uns préconisent, avec une exagération quelquefois ridicule, les propriétés bienfaisantes de cette liqueur, d'autres au contraire la condamnent comme nuisible dans presque tous les cas. Nous pourrions à ces derniers citer la réponse de Fontenelle à un médecin qui lui assurait que le café était un poison lent : « Oui, lui répondit-il, bien lent en effet car il y a plus de 80 ans que j'en prends tous les jours. » C'est là je crois ce que l'on appelle une preuve sans réplique*."

* Dr Hippolyte-Alexandre Trifet, *Histoire et physiologie du café. De son action sur l'homme, à l'état de santé et à l'état de maladie*, Moquet, libraire-éditeur, Paris, 1846.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Homme-machine, 2015. Courtesy Galerie C / MAPS

Les laboratoires (ici une réalisation récente de l'architecte français Dominique Perrault, sur le campus de l'EPFL) sont des temples de la modernité. Ils ne sont certes pas investis de caractères trictement sacrés, les rituels y sont moins manifestes, mais c'est bien là que réside désormais le magique. Et c'est ce magique-là, attribut inconscient de l'idéologie transhumaniste, qui me semble lui conférer son caractère quasi religieux. Le monde scientifique devient lieu de pouvoir et s'établit comme un nouveau culte qui se libère des traditions spirituelles et fabrique un nouveau dieu.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Avatar, 2017. Courtesy Galerie C / MAPS

En 2007, Steve Jobs lance l'iPhone, qui va radicalement accroître notre rapport de dépendance à la machine. Il est désormais admis que les smartphones constituent des prothèses mémorielles.

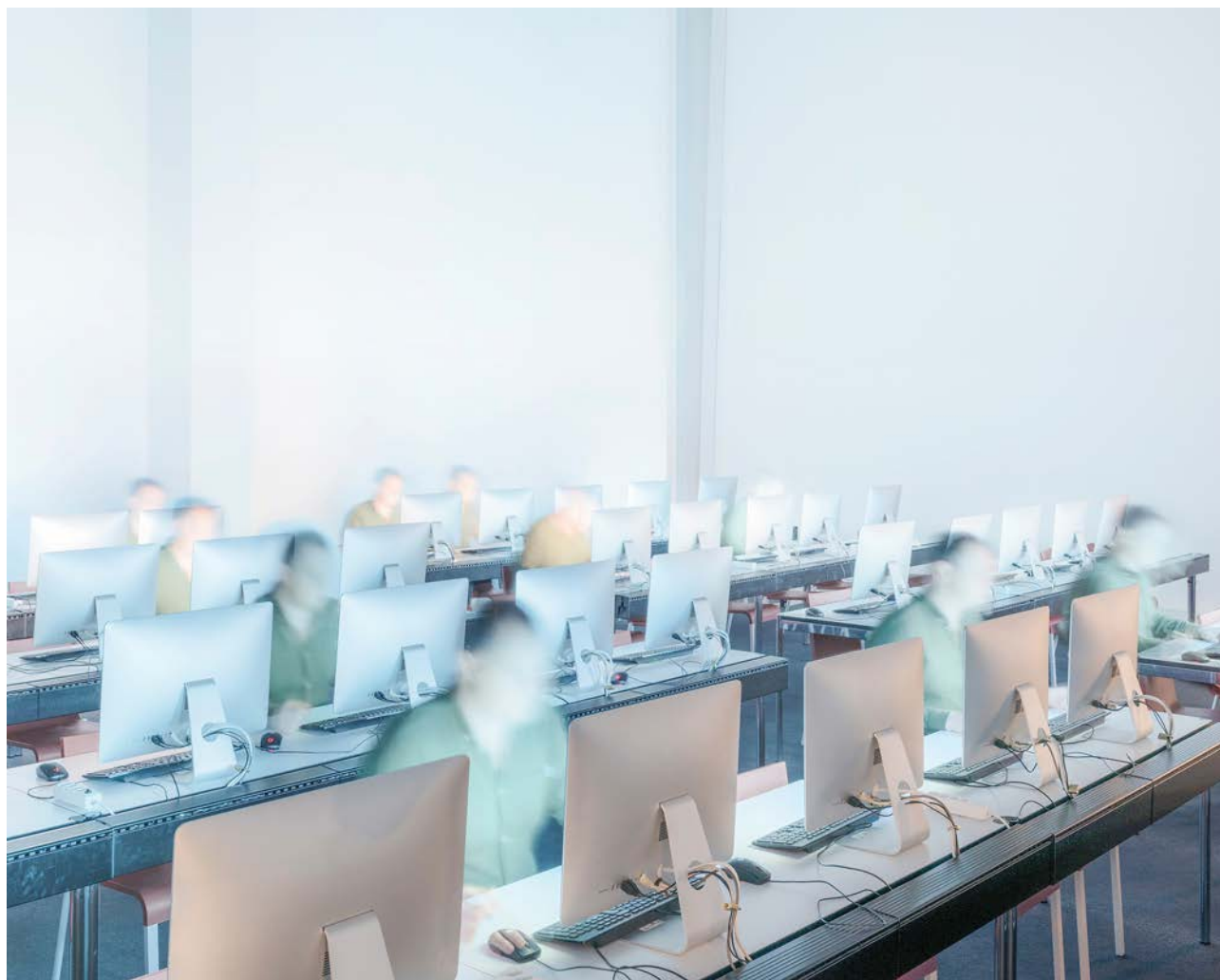


© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Avatar, 2016. Courtesy Galerie C / MAPS

La réalité virtuelle (VR) permet un glissement du sujet dans un nouvel espace, réel mais non physique. Ses applications ne se cantonnent pas au ludique. Cette technologie permet de mieux comprendre le cerveau, d'améliorer les capacités cognitives des sujets et dans le futur de traiter des troubles neurologiques. "La réalité virtuelle ne fait que généraliser ce principe qui consiste à offrir un produit privé de sa substance, privé de son noyau de réel, de résistance matérielle [...], la réalité virtuelle est une réalité qui ne l'est pas vraiment. Arrivés à la fin de ce processus de virtualisation, nous commençons alors à percevoir la « vraie réalité » elle-même comme une entité virtuelle*."

Laboratoire de neurosciences cognitives, campus biotech, Genève, le 22 mars 2016.

* Slavoj Žižek, *La Subjectivité à venir. Essais critiques*, trad. François Théron, Flammarion, "Champs", Paris, 2006, p. 18.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Avatar, 2016. Courtesy Galerie C / MAPS



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Biohacking, 2018. Courtesy Galerie C / MAPS

Julien Deceroi s'est implanté lui-même un aimant dans le majeur. Il affirme que cette prothèse fonctionne comme un nouveau sens, lui permettant de ressentir les champs magnétiques, leur amplitude ou leurs modulations. Il porte aussi des puces. Il est le seul *grinder* que j'ai rencontré en Suisse (les *grinders* ou *biohackers* revendiquent la liberté totale de leur corps ; ils s'augmentent ou s'opèrent eux-mêmes, souvent dans des conditions extrêmes).



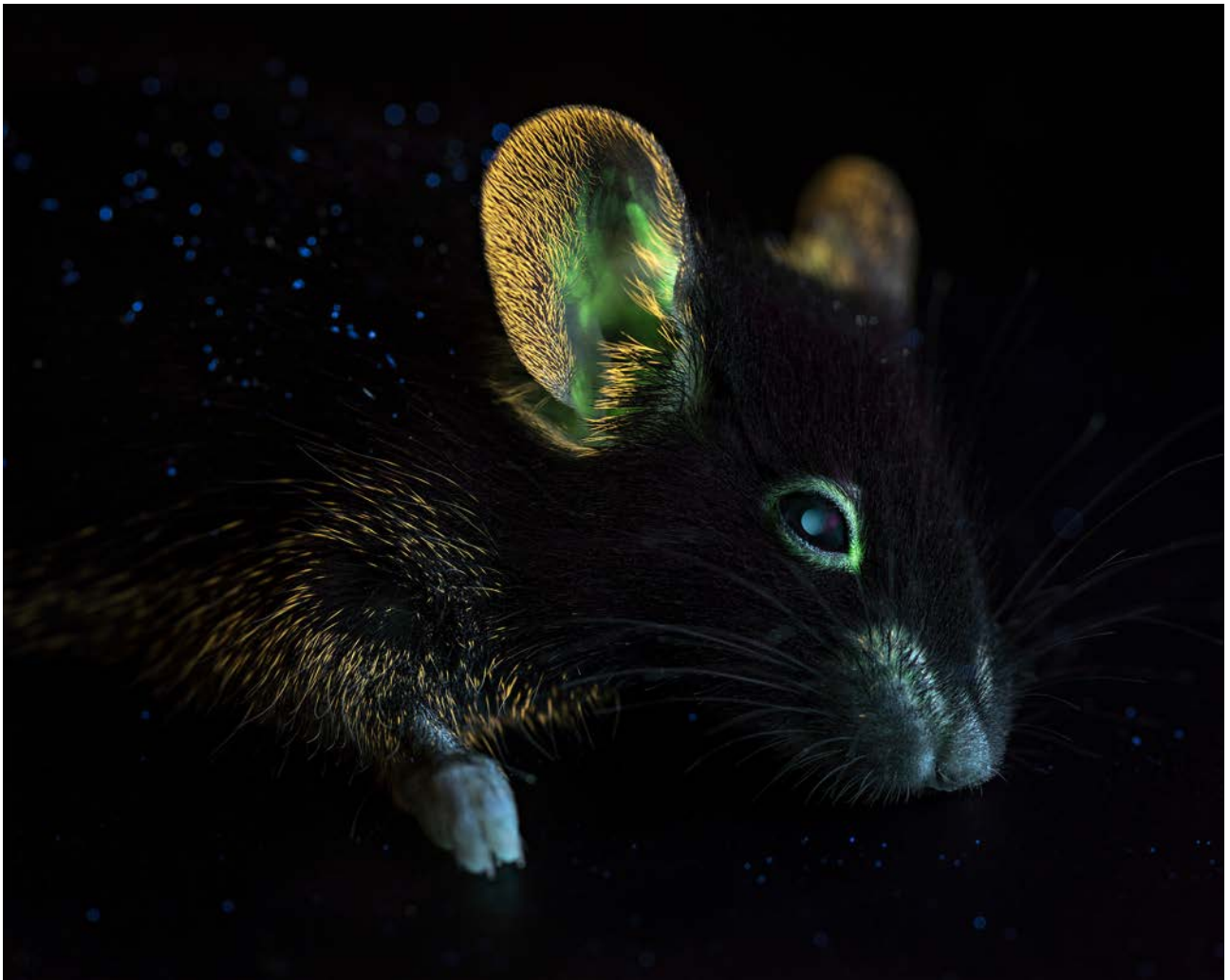
© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Biohacking, 2017. Courtesy Galerie C / MAPS

Extrait du manifeste du *body hacktivism* écrit par Lukas Zpira : “ Par opposition aux modernes primitifs qui travaillent sur des bases d’anthropologie tribale, les *body hacktivists* pratiquent, théorisent et inventent des modifications corporelles avant-gardistes et prospectives, influencées par la culture manga, la bande dessinée, les films et la littérature de science-fiction. Rendues possibles par une curiosité sans cesse en éveil de l’évolution des découvertes technomédicales, ces pratiques par essence expérimentales, sont définies comme *body hacking*, terme exprimant la volonté de ces artistes, chercheurs et penseurs de dépasser les frontières biologiques. Les termes *body hacktivist* et *body hacktivism* sous-entendent la nécessité d’action et de prise en main de nos destinées par la volonté perpétuelle de se réinventer. ”



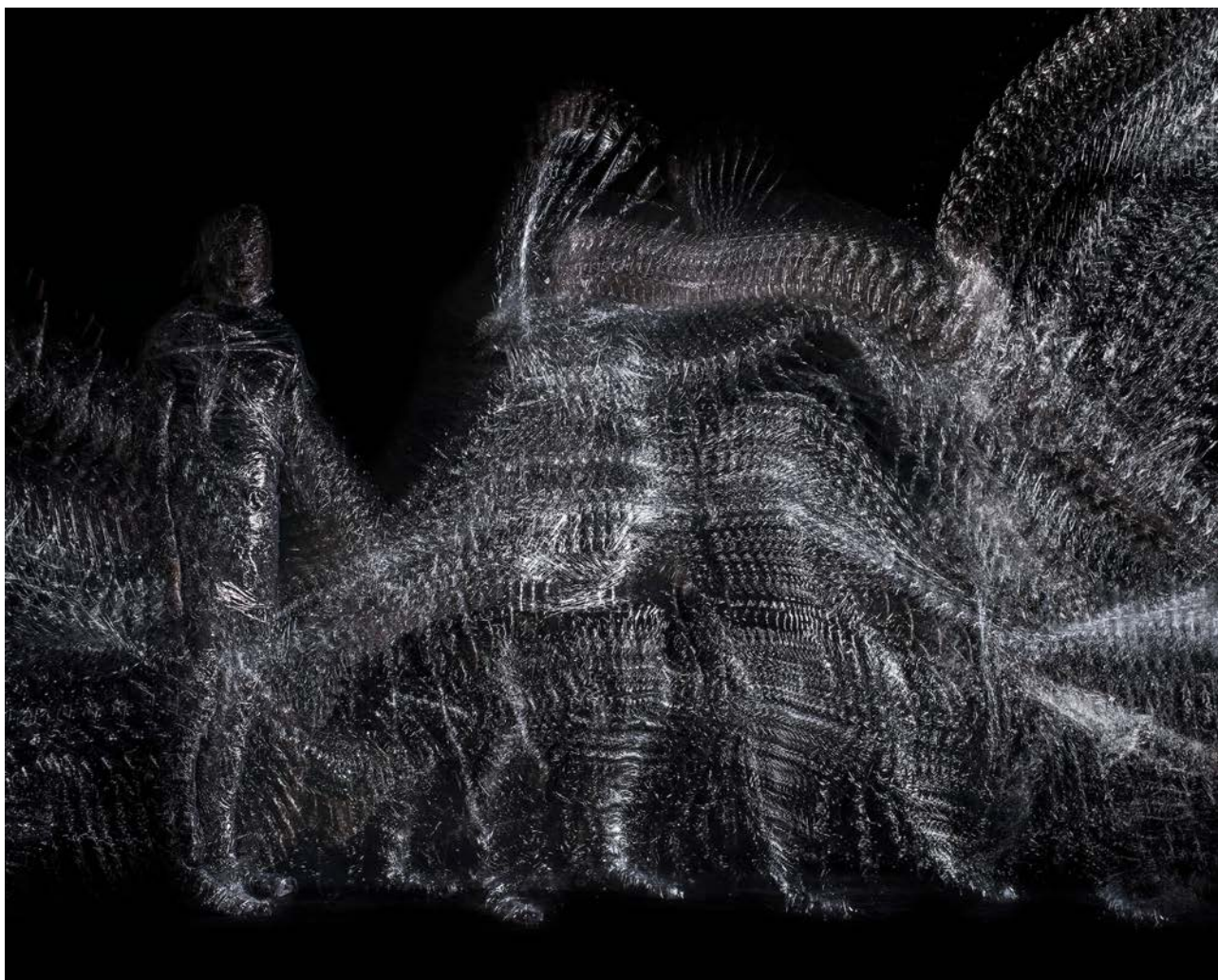
© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Biohacking, 2017. Courtesy Galerie C / MAPS

Kevin Warwick est un scientifique britannique et professeur de cybernétique à l'Université de Coventry, au Royaume-Uni. Il est connu pour ses études sur les interfaces directes entre les systèmes informatiques et le système nerveux humain, qui lui ont valu le surnom de Captain Cyborg. Il s'est greffé dans le bras des électrodes directement reliées à son système nerveux. Connecté à un ordinateur, il a ainsi pu commander à distance et sans autre interface que son implant une chaise roulante ou un ordinateur. Pionnier dans le domaine de l'interaction homme-machine, il se considère comme l'un des premiers cyborgs. Figure très médiatisée, Warwick apparaît presque systématiquement dans les articles généralistes évoquant le transhumanisme. Sa position est toutefois unique puisqu'il chevauche deux champs en principe déconnectés, celui de la recherche scientifique institutionnelle et celui, plus underground, du *biohacking*. Prague, 6 janvier 2017.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Posthumain, 2017. Courtesy Galerie C / MAPS

La bioluminescence chez la méduse *Aequorea victoria* a permis aux scientifiques de faire certaines avancées grâce à la transgénèse, à savoir le transfert d'un gène d'une cellule d'une espèce vers une cellule appartenant à une autre espèce. C'est ainsi que des souris ont reçu ce gène et l'expriment une fois exposées aux UV. Cette propriété est utilisée par les chercheurs comme marqueur permettant d'analyser le développement de tissus ou d'organes, de tumeurs, etc.
Fribourg, 30 mars 2017.



© Matthieu Gafsou, de la série H+ – Posthumain, 2015. Courtesy Galerie C / MAPS



© Laura Henno, Ethan, Slab city (USA), 2017. Courtoisie de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire, Paris

ÉVÉNEMENT

Rencontres de la photographie

Festival dans divers lieux, Arles, 02.07. – 23.09.2018

www.rencontres-arles.com

"Retour vers le futur" est la thématique générale de la 49^e édition des Rencontres d'Arles sous la direction de Sam Stourzé. Le plus important des festivals de photographie – et le plus ancien (1970) – offre une vaste programmation réunissant photographies historiques et contemporaines, comme le montre la séquence intitulée "America great again !" avec trois personnalités majeures de la photographie – Robert Frank, Raymond Depardon et Paul Graham – et deux artistes moins connus, le Palestinien Taysir Batniji et la Française Laura Henno. Les expositions les plus intéressantes cette année sont celles dédiées au thème de l'humanité augmentée (avec, entre autres, Matthieu Gafsou), aux nouvelles approches documentaires (dans la séquence "Les plateformes du visible" avec Gregor Sailer, Christophe Loiseau et Michael Christopher Brown) et aux pratiques émergentes, notamment dans le cadre du Nouveau Prix Découverte (avec Anne Golaz, Wiktoria Wojciechowska, Thomas Hauser, etc.). Dans la riche sélection de projets, Cosmos-Arles Books présente de nombreux ouvrages de photographie, accompagnés d'un généreux prix du livre. Le programme associé offre également d'intéressantes expositions au Méjan, au Nonante-neuf (Pro Helvetia, Ville et Canton de Genève) ou à la LUMA Foundation. Pour les professionnels, la première semaine du festival est un événement annuel majeur et, pour les amateurs, les expositions restent visibles tout l'été !

Nassim Daghighian

Source : dossier de presse

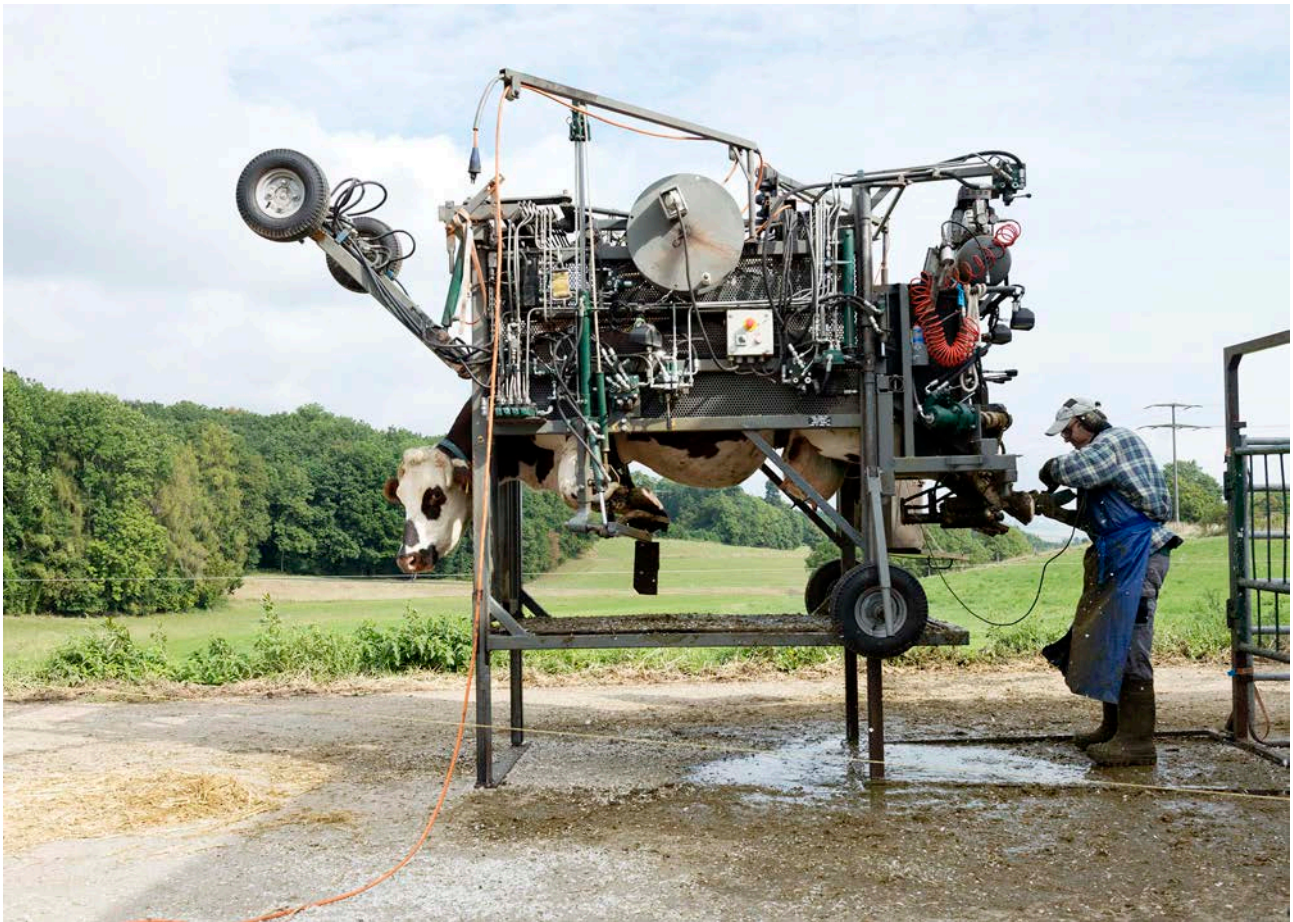


© Laura Henno, Revon et Michael, Slab city (USA), 2017. Courtoisie de l'artiste et de la galerie Les Filles du Calvaire, Paris

Fidèle à son exploration d'une humanité déchue, dont elle révèle la capacité à incarner de grands récits, Laura Henno, dont les travaux ont notamment porté sur les migrants comoriens – son film *Koropa* sera présenté dans le cadre du Grand Arles Express au FRAC PACA à Marseille – s'est immergée dans la cité perdue de Slab City au cœur du désert de Californie. Emblème d'une Amérique réduite à un campement mythique de marginaux, on y purge une vie de pionniers dont les rêves se seraient transformés en cauchemars. Installée avec sa chambre photographique, vivant dans sa caravane deux mois durant en 2017, Laura Henno rencontre, observe, échange pour briser les clichés et découvrir des personnages qui, pour certains, n'abandonnent pas l'idée d'un au-delà à défaut d'envisager un avenir. N'hésitant pas à réaliser de véritables tributes aux photographes qui, depuis Dorothea Lange jusqu'à William Eggleston ont bâti l'imaginaire visuel du Sud, la photographe et cinéaste qui remportait en 2007 le Prix Découverte des Rencontres d'Arles, revient dix ans plus tard avec une oeuvre toujours plus précise dans ses partis pris formels et ses enjeux éthiques.

Curateur : Michel Poivert

Source : dossier de presse



© Anne Golaz, Le travail, de la série *Corbeau*, 2004-2017. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Neuchâtel

Avec la série *Corbeau*, Anne Golaz invite le spectateur dans la maison de son enfance, une ferme qu'elle photographie et raconte depuis plus de 13 ans. *Corbeau*, qui trouve son titre dans le poème homonyme d'Edgar Allan Poe, est habité par les thèmes existentiels de la disparition, du souvenir de la fratrie et de l'héritage familial. Un personnage principal, jeune homme tôt mis au travail, traverse cette histoire, racontée par de multiples couches narratives qui s'entrecroisent et se répondent. Les photographies sont accompagnées d'images vidéo, de textes et de dessins. Ces médias s'entrelacent pour tisser une toile narrative dans laquelle le spectateur est entraîné, tantôt à travers un récit réaliste et documentaire, tantôt à travers une expérience fictive et onirique. Pour créer cette profondeur et cette complexité narrative, Anne Golaz s'est associée à l'auteur dramatique Antoine Jaccoud, avec lequel elle a collaboré pendant deux ans à l'écriture des textes qui jalonnent ce travail. L'artiste crée ainsi des passerelles entre différents médias qui demeurent pourtant solidaires d'une sorte de huis-clos narratif.

Nouveau prix découverte, une proposition de la Galerie C, Neuchâtel

Source : dossier de presse



© Anne Golaz, Mooty, de la série Corbeau, 2004-2017. Courtoisie de l'artiste et de la Galerie C, Neuchâtel



© Wiktoria Wojciechowska, The squad of nine killed and eight wounded / La section au neuf morts et huit blessés, de la série Golden Collages Sparks, collage de feuilles d'or sur une photo prise par un soldat avec un téléphone portable, 2015-2016. Courtoisie de l'artiste

Sparks est le portrait multidimensionnel d'une guerre européenne contemporaine, oubliée mais toujours actuelle, la guerre en Ukraine. Wiktoria Wojciechowska est allée à la rencontre des combattants et des victimes de la guerre pour raconter son impact sur la vie de gens ordinaires. Le titre *Sparks*, étincelles en français, renvoie aux éclats brûlants des missiles qui transpercent sans pitié les murs des habitations. Ce sont les habitants, vivant près de la ligne de front, qui appellent ces éclats d'obus des étincelles, Іскри ou iskry en ukrainien. En levant les yeux vers le ciel, en voyant la grêle des fragments brûlants, ils savent qu'ils n'ont plus le temps de trouver un abri. Ces « étincelles » incarnent la mort et la peur. *Sparks* propose plusieurs perceptions du phénomène de la guerre au travers de photographies, de collages et de films mêlés aux images collectées auprès des combattants, à leurs paroles et à des images symboliques de la guerre.

Commissariat : Galerie Confluence, Nantes

Source : dossier de presse



© Wiktoria Wojciechowska, Un pont à Semenivka – une des premières lignes de front de la guerre, 2015-2016. Courtoisie de l'artiste



© Gregor Sailer, Junction City IV, Fort Irwin, US Army, désert des Mojaves, Californie, USA, 2016. Courtoisie de l'artiste

L'expression « village Potemkine » remonte au Prince Grigory Aleksandrovich Potemkine, ministre russe qui, pour masquer la pauvreté des villages lors de la visite de l'impératrice Catherine II la Grande en Crimée en 1787, aurait prétendument fait ériger des villages entiers faits de façades en carton-pâte. Gregor Sailer documente ici ce phénomène architectural en photographiant entre 2015 et 2017 les villages Potemkine modernes : des centres d'exercice militaire aux États-Unis et en Europe aux répliques de villes européennes en Chine, en passant par des pistes d'essais de véhicules en Suède ou encore des rues entières mises en scène pour la visite de personnalités politiques. Les images de Gregor Sailer capturent ce qui se cache derrière ces façades. En révélant leur caractère artificiel, il souligne l'absurdité de notre époque.

Curateur : Joerg Bader, Directeur du CPG – Centre de la Photographie Genève

Source : dossier de presse



© Gregor Sailer, Carson City VI, Vårgårda, Suède, 2016. Courtoisie de l'artiste



© Thomas Hauser, *The Wake of Dust (Jules)*, 2015. Courtoisie de l'artiste



© Thomas Hauser, *The Wake of Dust (Jules)*, 2015. Courtoisie de l'artiste



© Tanya Habjouqa, Layla, 15 ans, Jordanie, de la série *Tomorrow there will be apricots*, 2012-2017. Courtesy Coalmine

NOUVELLES EXPOSITIONS

Tanya Habjouqa. Tomorrow There Will Be Apricots

Coalmine – Forum für Dokumentarfotografie, Winterthour, 28.06. – 29.09.2018

www.coalmine.ch

L'exposition à Coalmine présente deux séries majeures de Tanya Habjouqa (1975) : *Occupied Pleasures* (2014) et *Tomorrow there will be apricots* (2017). Ce dernier titre renvoie à une expression arabe qui évoque l'espoir de quelque chose qui ne se produira probablement jamais, en d'autres termes, sans lendemain. La photographe se concentre, dans son approche documentaire, sur les questions de genre, de société et des droits de l'homme au Moyen-Orient. Elle aborde ses sujets avec sensibilité et esprit.

Les photographies de la série *Tomorrow there will be apricots*, réalisées entre 2012 et 2017 en Jordanie, explorent l'intimité et la vie quotidienne de femmes syriennes, notamment des veuves de martyrs syriens. Celles-ci tentent d'élever leur famille et de retrouver une vie normale dans la ville frontière jordanienne de Ramtha, si proche de leur ancien foyer et de leur vie passée. Dépassant le cercle vicieux de la pauvreté, de l'isolement et de l'anxiété, les images de Tanya Habjouqa traduisent les rêveries et les espoirs de ces femmes et de ces filles de martyrs, en dépit des traditions qui désapprouvent l'expression de la joie chez les femmes célibataires ou veuves.

Née en Jordanie puis élevée au Texas, Tanya Habjouqa est basée à Jérusalem. Elle a remporté le World Press en 2014 pour sa série *Occupied Pleasures*, qui dépeint des scènes et situations quotidiennes que 47 ans d'occupation de la rive gauche de Gaza et de l'est de Jérusalem ont rendu absurdes. Sa série *Women of Gaza* fait partie de la collection privée du Boston Museum of Fine Art. Tanya Habjouqa enseigne à de jeunes photographes et travaille également en tant que journaliste. Elle est membre de Noor et un membre fondateur de Rawiya, le premier collectif de photographes exclusivement féminin au Proche-Orient, qui a son siège à Jérusalem-Est.

Curatrice : Katri Burri

Source : dossier de presse de la 1^{ère} Biennale des photographes du monde arabe contemporain, Paris, 2015, p.16



© Tanya Habjouqa, Hala, 20 ans, Jordanie, de la série *Tomorrow there will be apricots*, 2012-2017. Courtesy Coalmine

"*Tomorrow There Will Be Apricots* is born out of the current terrible moment, when even greater blackness has enveloped Syria. As a photojournalist, I was often assigned to cover the spillover into Jordan of Syria's disaster. But after each story was finished and filed, I still had endless material that was outside the scope of those assignments but needed to be shared and at the same time, needed a different kind of canvas to be more fully explored. After all, much of what defined these Syrians' lives were the absences – of both people and places. But how do you photograph what isn't there? To overcome such challenges, I worked collaboratively with the people I photographed to create these performed portraits. This project is, therefore many things: study, investigation, documentary, reenactment, archive, rumination, and even séance, for those desperate to resurrect the dead or confront the past and its ghosts." Tanya Habjouqa

"Hala, 20, reenacts her (second) wedding night. She says that after the nuptials, her mother-in-law brutally beat her, claiming "her son was being too kind to her." The abuse lasted for six days before Hala returned home. She asked for a divorce, but her husband and his family refused unless she paid back the 3,000 USD they claimed to have paid for the wedding "party" (a humble affair in her apartment), shoes, dress rental, set of gold jewelry, and preparations for her new life. Her mother had to borrow 560 USD to pay a lawyer to enforce the divorce and receive her dowry money (1,500 USD)."

Tanya Habjouqa

Source : <http://tanyahabjouqa.com/tomorrow-there-will-be-apricots/>



© Guillaume Perret / Lundi13. Ce travail sur les Amours extraordinaires relie par l'image des couples qui parfois se sentent stigmatisés par le regard peu tolérant de notre société.

Guillaume Perret. Les Amours extraordinaires

La Golée, Auvernier, 28.06. – 07.09.2018

www.lagolee.ch

Votre amour est-il ordinaire? Question personnelle et intime mais dont la réponse doit être assez vaste pour contenir le cœur de l'humanité. Ce travail sur les *Amours extraordinaires* met en lumière des couples qui se sentent stigmatisés par le regard peu tolérant de notre société. Que ce soit en raison de leur apparence physique, de leur orientation sexuelle ou de leur différence d'âge. Extraordinaires car il s'agit de rencontres avec des couples atypiques. Les gens qui vivent en sortant des sentiers battus sont toujours intéressants puisqu'ils nous donnent à voir d'autres manières d'aborder la vie. De plus, le mot «extraordinaire» apporte une vision positive et surprenante sur un sujet souvent réduit à des stéréotypes.

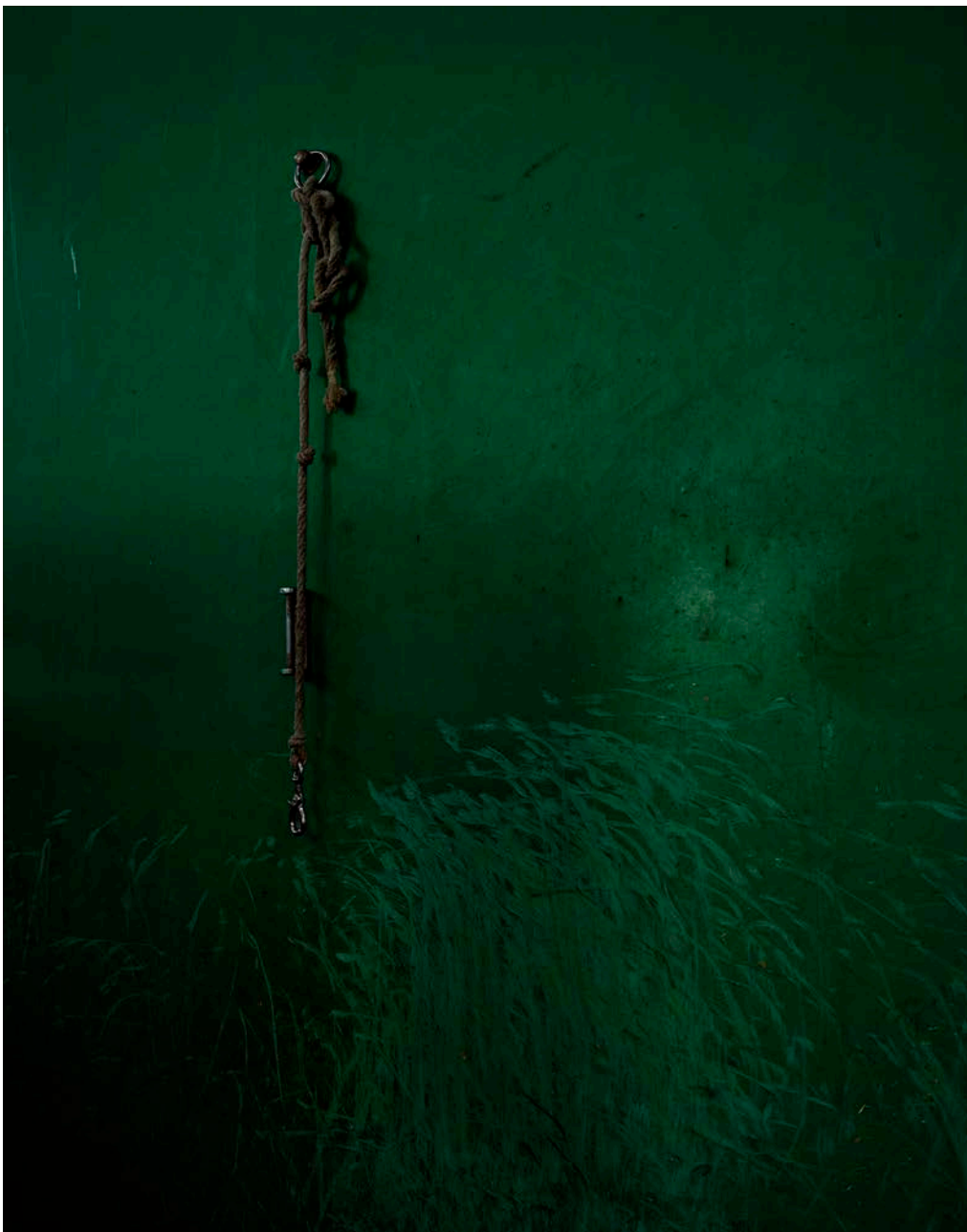
La force de ces portraits d'amoureux provient également de la démarche entreprise. Afin d'éviter d'imposer sa propre norme, Guillaume Perret a laissé les participants venir à lui, par le bouche à oreille; chaque photographie devenant ainsi en elle-même une nouvelle rencontre, une ouverture vers l'autre. En mettant en valeur des gens qui ne correspondent pas à la norme sociale, ce projet cherche à rappeler qu'au delà des difficultés rencontrées, toute forme d'amour est belle aussi par son caractère profondément unique et personnel. Ces formes multiples, acceptées ou non, nous renvoient à nos propres représentations et nous questionne sur notre réaction face à ce qui sort de l'ordinaire.

Membre fondateur de l'agence Lundi 13, Guillaume Perret vit et travaille dans le canton de Neuchâtel. Après avoir exercé les métiers de maçon et d'enseignant, il se consacre entièrement à la photographie. Dans ses travaux, il cherche à saisir la beauté fragile de l'existence humaine, lui permettant d'accéder à une forme d'intimité souvent révélatrice des enjeux de notre société.

Source : communiqué de presse



© Guillaume Perret / Lundi13. Amours extraordinaires



© Yann Mingard, Haras national d'Avenches, Suisse, 2011, de la série Deposit. Courtesy Impulsion

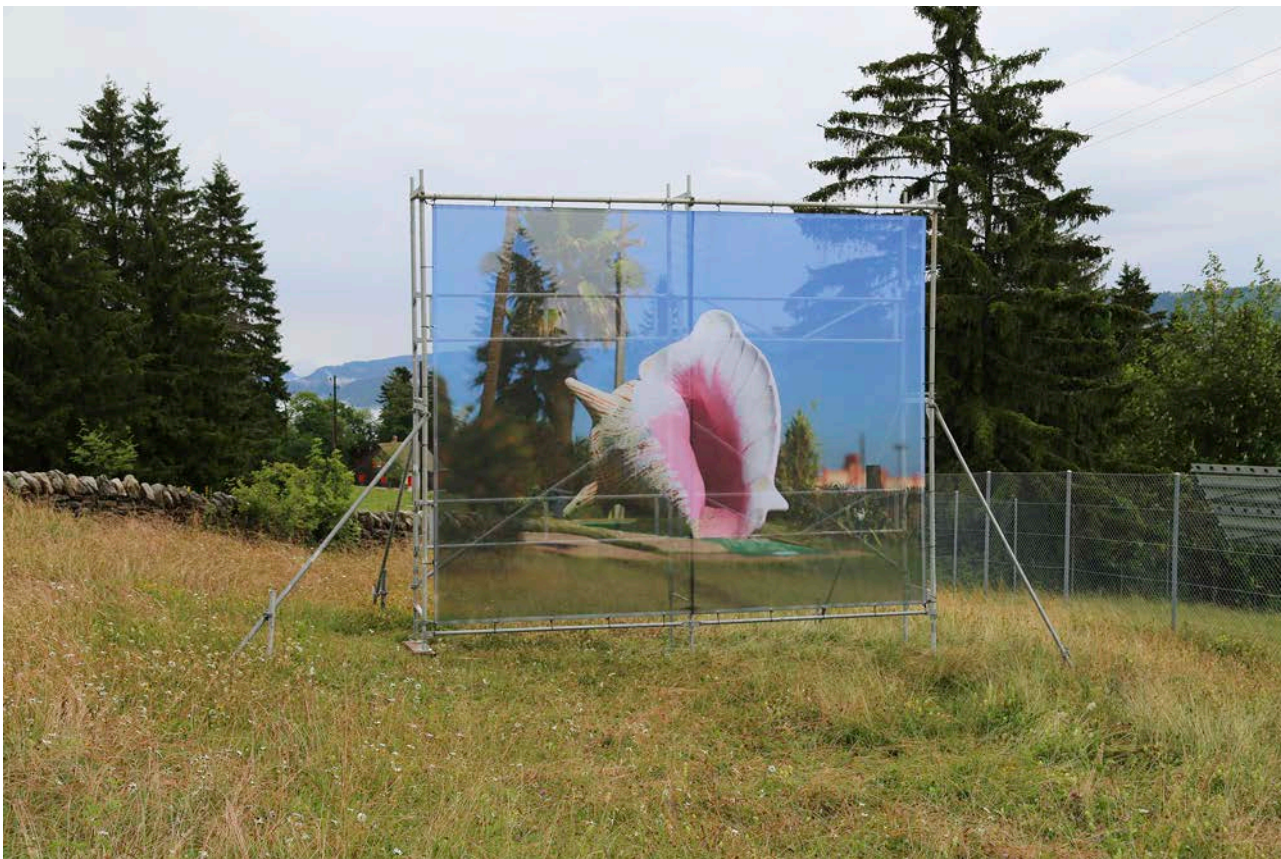
Format

Association Impulsion, Mont-Soleil, 30.06. 26.08.2018
www.exposition-format.ch

Avec : Yannic Bartolozzi, Thomas Flechtner, Matthieu Gafsou, Stéphanie Gygax, Julien Heimann, Steeve Junker, Elisa Larvego, Thomas Maisonnasse, Yann Mingard, Virginie Otth, Michal Florence Schorro, Rudolf Steiner, Xavier Voirol, Martin Widmer.

Organisée par l'association Impulsion, fondée par l'artiste Swann Thommen, curateur de l'exposition, Format est une présentation en plein air consacrée à la photographie contemporaine suisse dans le Jura bernois. Une balade de 45 minutes au Mont-Soleil, sur les hauteurs de Saint-Imier, permet aux visiteurs de découvrir quatorze œuvres de grand format, mises en scène à la manière des panneaux publicitaires mais dans un cadre bucolique qui ajoute une dimension poétique à l'accrochage. La manifestation se veut aussi une réflexion sur la question des formats en photographie (argentique ou numérique, petit et grand tirage, etc.).

Source : dossier de presse



© Rudolf Steiner, Blue Movie (Shell), 2013, vue de l'installation : © Swann Thommen. "J'ai trouvé ce coquillage géant à Galveston, Texas, sur un terrain de minigolf. J'aime l'idée de connoter la coquille avec un pâturage jurassien, c'est de la poésie pure."



© Thomas Flechtner, Yogi, 2018, vue de l'installation : © Swann Thommen



© Virginie Otth, Si le loup y était, 2018. Courtesy Impulsion

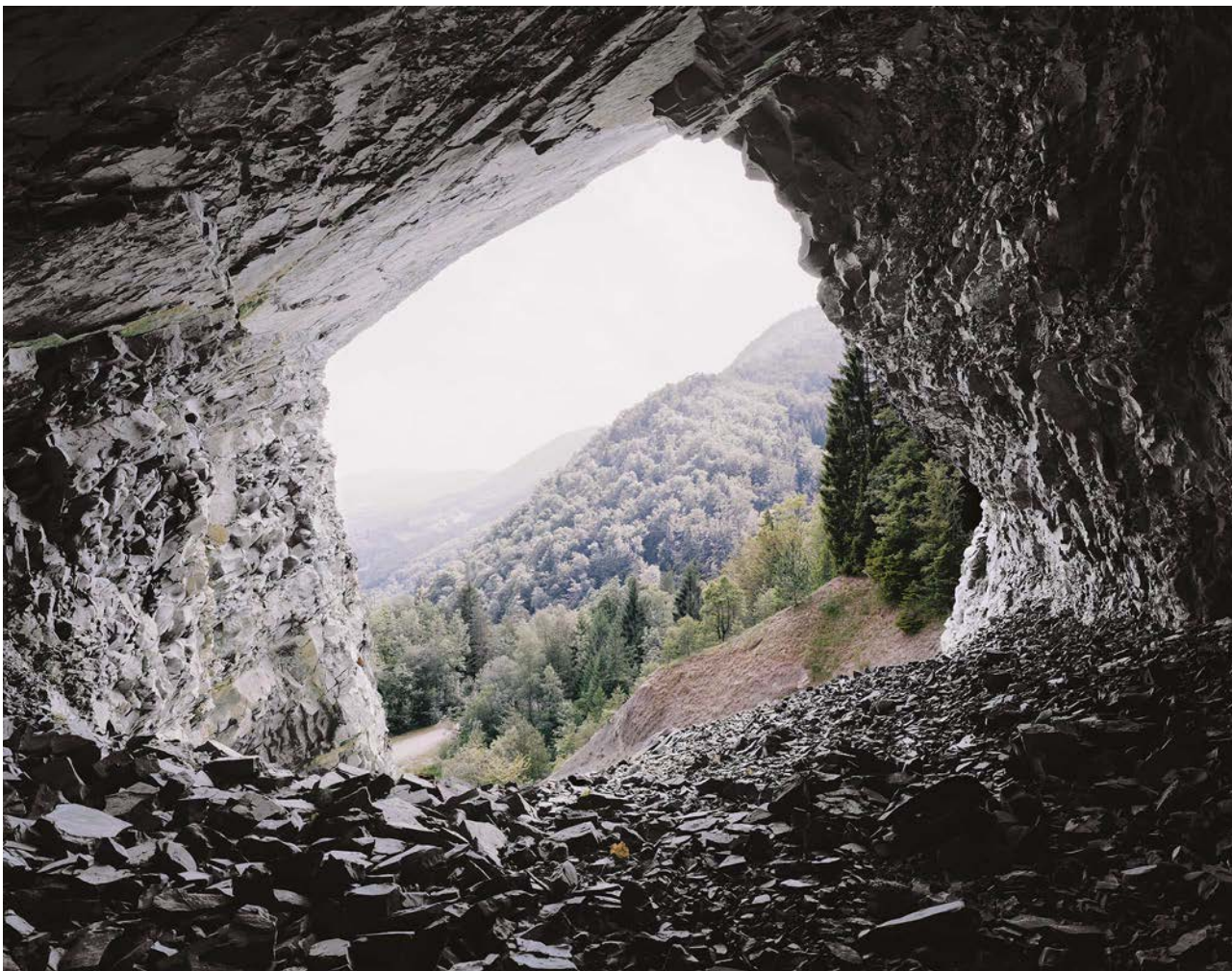
" *Tapetum Lucidum* et réflexions nocturnes. Cette proposition est basée sur une image de presse du loup supposé être revenu en Suisse, l'image photographique ne délivre aucune preuve bien sûre. On distingue une vague forme à l'œil brillant dans la forêt, j'y ai ajouté des apparitions peu crédibles. Les pièges photographiques qu'on installe dans les forêts pour en connaître la faune ou arrêter les braconniers produisent des images énigmatiques où les yeux brillent inconsiderément. Le flash se déclenche par détecteur de mouvement, comme un style de photographie involontaire. On alterne entre une image de presse et une image de conte.

La définition est celle d'un imprimé de journal aux 4 encres, aux 4 points : jaune, magenta cyan et noir, j'ai joué auparavant avec le trouble du jpeg, avec des pixels apparents dans un travail appelé « petites définitions » qui inaugurerait les téléphones/appareils photos, je joue cette fois avec la trame d'impression / journal.

Le grand format révèle la « nature », la « structure » de l'image et son appartenance à une technique, à un contexte photographique. "

Virginie Otth

Source : <https://www.exposition-format.ch/artistes/virginie-otth>



© Yannic Bartolozzi, Passage, de la série Les Chaux et Ciment, 2015, en collaboration avec Jean-Noël Pazzi

" Maintenant, Axel, s'écria le professeur d'une voix enthousiaste, nous allons nous enfoncer véritablement dans les entrailles du globe. Voici donc le moment précis auquel notre voyage commence. » Jules Verne, Voyage au centre de la terre.

Les Chaux et Ciment. Cinq mystérieuses cavités. Dans le village, seules quelques personnes, encore, se souviennent. Dans les faits, ce nom appartenait à l'usine fondée en 1898. Elle ferma ses portes en 1960. Fin d'une histoire.

L'usine fut dynamitée en 1964 par l'armée. Les galeries ont, quelques temps encore, servi de refuge pour la culture de champignons, puis furent laissées à l'abandon. Seules les chauve-souris et quelques spéléologues s'aventurent encore dans le grand labyrinthe de dix-sept kilomètres. Cinquante ans plus tard, les photographes Jean-Noël Pazzi et Yannic Bartolozzi ont décidé d'explorer ces vestiges. Là, derrière un grand portique en métal, souffle l'air froid et mort des entrailles de la montagne, il y a une odeur humide et minérale. Un grondement, comme une rivière aspirée par un siphon, attend les visiteurs. L'atmosphère est donnée : seul, ici, l'imaginaire peut encore y pénétrer, et il y va comme dans Le voyage au centre de la terre de Jules Verne, prêt à y rencontrer l'histoire somnolente des mines désaffectées de Baulmes. Le travail alors proposé est de l'ordre d'un voyage ténébreux, explorant et rapportant des images d'un autre temps ou d'un autre monde. "

Jean-Noël Pazzi

Source : <https://www.exposition-format.ch/artistes/yannic-bartolozzi>



© Corinne Vionnet, #14, de la série ME. Here Now, 2016. Courtesy de l'artiste

EXPOSITIONS EN COURS

Corinne Vionnet. MOI. Ici Maintenant

Musée suisse de l'appareil photographique, Vevey, 28.03. – 26.08.2018
www.cameramuseum.ch

Interrogeant la mémoire collective, l'œuvre de Corinne Vionnet (1969, CH / FR) explore notre relation à l'espace et la manière dont elle influence la perception de soi et de notre environnement. Référence directe aux travaux d'Abraham Moles sur la philosophie de la centralité, *ME. Here Now (MOI. Ici maintenant)* saisit précisément l'instant où les voyageurs, munis de leurs téléphones portables, immortalisent ces souvenirs presque tous identiques de ce qui représente, paradoxalement pour eux, une expérience unique.

Au-delà du rituel de la photo de vacances, ces clichés – souvent instantanément partagés – constituent une nouvelle forme de langage, à l'instar des certificats de présence de Roland Barthes ou des trophées photographiques de Susan Sontag.

Conditionnant de nouveaux réflexes, l'avènement du smartphone modèle également une gestuelle singulièrement troublante qui évoque, selon Marvin Heiferman, une posture quasi mystique.

Désormais parés de ces nouveaux objets de dévotion domestique, les touristes de *ME. Here Now* interpellent notre manière de voir le réel, jusqu'à nous questionner si nous lui préférons sa substitution, sa vérité partielle ou, même, son irréalité.

Ces anonymes du Sacré-Cœur, au visage à demi dissimulé derrière l'écran d'un téléphone portable, interrogent enfin sur l'omniprésence de la surveillance dans l'espace public et nous rappellent que toutes nos déambulations peuvent être photographiées.

Pour son exposition au Musée suisse de l'appareil photographique, Corinne Vionnet et le scénographe Laurent Pavy ont imaginé un dispositif associant ses deux séries *Photo Opportunities* et *ME. Here Now*.



© Corinne Vionnet, #09, de la série ME. Here Now, 2016. Courtesy de l'artiste

Ainsi, les photographes anonymes, masqués par leur appareil, imprimés sur une toile disposée sur le pourtour de la salle, cerneront une image de la série *Photo Opportunities* dont la structure, constituée de multiples photographies, elles aussi anonymes, sera animée par la projection, en jouant de manière aléatoire de leur assemblage – ou de leur désassemblage –, révélant ainsi autant de nouvelles images du même paysage, toujours immobile et pourtant animé. Cette nouvelle installation prend pour titre la traduction française de *ME. Here Now* : *MOI. Ici maintenant*.

"Etrangement séduisantes, ces images font référence à un certain nombre de sujets d'actualité dans la culture visuelle: la définition changeante et les notions de la photographie elle-même; la prise de vue compulsive, l'archivage et le partage d'images; l'externalisation de la mémoire, la surveillance, et le nombre impressionnant d'heures qui sont passées dans l'isolement et devant des écrans d'une sorte ou une autre, tous les jours. "

Marvin Heiferman, extrait de son essai pour le livre *ME. Here Now*, Fall Line Press, Atlanta, 2017

Corinne Vionnet, artiste franco-suisse basée à Vevey, est aujourd'hui considérée comme une pionnière dans l'exploration et la réutilisation d'images issues du web. Son travail interroge la mémoire collective. Il questionne notre relation à l'espace et la manière dont elle influence la perception de soi et de notre environnement. Cette démarche artistique engage un travail considérable de recherche d'archives, de création d'images photographiques et d'appropriation de matériel basé sur du crowdsourcing ou des techniques de collage.

Source : dossier de presse



© Antoine Bruy, Maison, Pyrénées, France, 2012, de la série *Scrublands*, 2010-2015. Courtesy Focale

Antoine Bruy. *Scrublands*

Galerie Focale, Nyon, 17.06. – 12.08.2018

www.focale.ch

Entre 2010 et 2015, Antoine Bruy a voyagé en Europe et aux Etats-Unis sur les traces de celles et ceux qui ont fait le choix radical de vivre loin des villes, en rupture avec un style de vie basé sur la performance, l'efficacité et la consommation. Sans itinéraire défini et façonné par les rencontres et la chance, ce voyage est devenu pour le photographe une sorte de quête initiatique, proche de celle vécue par les familles qu'il a rencontrées. *Scrublands* présente huit expériences de vie alternative qui peuvent être lues à un niveau politique, mais qui témoignent surtout d'expériences quotidiennes et immédiates.

L'hétérogénéité des lieux et des situations montre le merveilleux paradoxe de la poursuite d'une utopie fondée sur l'approche empirique et les erreurs qui parfois en découlent. Les structures d'habitation éphémères, les matériaux récupérés et la mise en pratique de diverses théories agricoles dévoilent la pluralité des stratégies d'adaptation à l'environnement en vue d'atteindre la suffisance alimentaire ainsi que l'autonomie sociale et économique.



© Antoine Bruy, Vincent, Pyrénées, France, 2012, de la série Scrublands, 2010-2015. Courtesy Focale

Antoine Bruy (1986) est un photographe français diplômé de l'Ecole de photographie de Vevey en 2011. Son travail s'intéresse à l'humain et à sa relation à l'intime, à son environnement physique et aux conditions économiques et intellectuelles qui le déterminent. Antoine Bruy est lauréat du Prix HSBC pour la photographie 2018 et du LensCulture Exposure Awards 2017.

Source : www.focale.ch



© Christophe Rey, Kiyomizu-dera, Kyoto, 2012. Courtesy CPG

Christophe Rey. D'un Touriste

CPG – Centre de la Photographie Genève, 23.05. – 19.08.2018

www.centrephotogeneve.ch

Le Centre de la photographie Genève expose le travail de l'artiste genevois Christophe Rey (1967) avec près de 450 photographies. Celles-ci sont extraites d'un corpus d'images faisant partie d'un *work in progress* initié par l'artiste en août 2008 lors d'un voyage dans le Sud-Ouest des États-Unis. Ce corpus compte aujourd'hui environ 11'400 photographies dites analogiques, prises aux États-Unis, à Londres (2011), dans le Nord-est de la France (2011 et 2012), à Kyoto et Osaka (2012), à Naples (2013), à Venise (2013 et 2014), ainsi qu'à l'occasion de séjours répétés, entre 2008 et 2017, dans les Alpes suisses et dans le Sud de la France. Bien que les destinations soient très différentes les unes des autres, les photographies prises durant ces voyages trouvent entre elles une unité par l'emploi, à chaque fois, d'un appareil photographique Leica M6 (objectif 35 mm), avec des films de pellicule Fujicolor Professional 400H de trente-six poses.

Au cours de ces voyages, les préoccupations photographiques de Christophe Rey ont été récurrentes, tournant autour des lieux et des activités touristiques : vues de paysages et villes célèbres ; touristes dans des visites guidées ; touristes prenant des photographies ; touristes mangeant dans des restaurants, etc. Mais, bien que s'appuyant toujours sur son postulat de départ, Christophe Rey l'outrepassait dans un certain nombre de prises de vues. Ainsi les spectateurs découvriront dans l'exposition des formes de récurrence sous-jacentes au sujet de base, comme : des ritournelles de photographies d'architecture vernaculaire ; des passants sur des trottoirs ; magasins ; déchets ; rues, routes et chemins ; voitures en route ; gens qui traversent des passages piétons ; objets isolés sur des surfaces au sol ; arbres ; fleurs en bouquets ; sculptures, figures de personnages plus ou moins effrayants ; poteaux ; dessins formés par des éléments naturels ou culturels ; inscriptions textuelles ; et aussi : amis, amies du photographe.

Christophe Rey ne se considère pas comme extérieur à l'industrie du tourisme, l'une des plus grandes industries mondiales (10% du PIB mondial) avec ses 1260 milliards de chiffre d'affaires et ses milliards de voyageurs, mais comme faisant bien partie d'elle. Son travail, qui n'a rien d'ironique, se distingue donc de la démarche de Martin Parr et serait plus proche de celle de Nicolas Faure, photographe genevois renommé.



© Christophe Rey, Planachaux, 2011. Courtesy CPG

L'exposition se présente sous la forme d'une frise de tirages photographiques de format 13x18 cm (alternativement soit des vues verticales, soit des vues horizontales), se déployant les unes à côté des autres sur une ligne horizontale à hauteur des yeux, au long de l'entièreté des murs d'exposition du Centre de la photographie (77 mètres), épousant ainsi strictement l'architecture des lieux. De cette façon se produira un effet a priori de jeu décoratif, jeu que l'on retrouvera dans la récurrence des « motifs » et leurs divers déploiements dans les salles.

Christophe Rey, né en 1967 à Genève, a suivi des études d'art où il a pratiqué le dessin, la photographie, la poésie et la réalisation de petits films vidéo. Il donne régulièrement des conférences, lectures publiques et workshops dans différents lieux, notamment dans les écoles d'art. En 2014, il a bénéficié d'une bourse d'aide d'écriture du canton de Genève, grâce à laquelle son projet autour des listes a pu voir le jour. L'artiste, poète et auteur vit à Genève.

Sources : dossier de presse ; <https://www.viceversalitterature.ch/author/8456>



© Cyril Porchet, Vertigo 2. Courtesy Galerie C

Cyril Porchet. Le reflet du pouvoir

BAART, Genève, 17.04. – 15.08.2018

www.baart.swiss

Le reflet du pouvoir est une exposition hors-les-murs de la Galerie C, en collaboration avec la galerie BAART. "Les quatre séries présentées ont pour trait commun de refléter sous des angles divers la matérialisation du pouvoir. Pour *Séduction*, Cyril Porchet réalise une série de photographie de chœurs d'églises. L'architecture perd de sa tridimensionnalité et les surfaces s'aplatissent, comme si le regardeur faisait face à une peinture. Cette architecture est également le témoin d'une quête du spectaculaire entreprise par l'Homme. L'artiste adopte un point de vue similaire pour la série *Vertigo* : les plafonds d'églises baroques semblent entrer en fusion avec l'architecture et nous plongent dans un vertige d'une autre dimension. Ces architectures du passé – lieux d'exercice d'un pouvoir désormais en perte de vitesse – s'avèrent des allégories pour parler du présent de notre société.



© Cyril Porchet, Reina 4. Courtesy Galerie C

Écho contemporain des chœurs d'églises et des plafonds baroques, *Meeting* rassemble des photographies d'assemblées générales de grandes entreprises européennes – UBS, Novartis, Siemens ou Deutsche Telecom – juste avant que les actionnaires ne prennent place : lieux de pouvoir d'une religion nouvelle – le capitalisme – ces espaces reflètent une dynamique théâtrale non sans rappeler les amphithéâtres romains. Finalement, la série *Reina* est un retour au sujet individuel : véritable tableaux vivants, les reines des carnavaux rejoignent par leur ornementation et leur plasticité les églises baroques. "

Né à Genève en 1984, Cyril Porchet vit et travaille à Lausanne. Diplômé de l'ECAL – Ecole cantonale d'art et de design de Lausanne (Bachelor en communication visuelle, département photographie, en 2009 puis Master en direction artistique en 2011), son travail a reçu un rapide succès et a été primé à plusieurs reprises, dont trois fois pour le prestigieux Prix fédéral suisse de design.

Source : communiqué de presse



© AES + F, Tondo 24, Last Riot, 2007, collage digital et impression numérique sur toile, diamètre : 150 cm. Courtesy MAH



© Rudolf Lichtsteiner, Hors d'oeuvre I, 1976. Courtesy Fondation Auer Ory pour la photographie

Rudolf Lichtsteiner. Quand la photographie devient fiction 1968-1992

Fondation Auer Ory pour la photographie Hermance, 24.05. – 03.09.2018

www.auerphoto.com

Le cheminement des images de Rudolf Lichtsteiner (1938), non chronologique, ne tient aucun compte des différents cycles, ni des thèmes déjà publiés ou exposés. Les images choisies ici témoignent d'une sensibilité esthétique à un certain moment, elles ont pour but de rendre un hommage à un auteur créateur et de vous faire partager l'admiration que nous lui portons. C'est un long parcours composé de diverses étapes, allant de ses premiers travaux et de ses voyages lui permettant d'une part, d'assouvir sa curiosité et d'autre part, de fixer par l'image ses découvertes, suivi de recherches, d'essais, d'expériences, et de nombreuses formes d'expression jusqu'en 2009.

Il dit : " Pour moi, cet imaginaire est la forme la plus personnelle, la plus individuelle d'être en voyage perpétuellement" et encore "Les deux possibilités du voyage, réel, fictif, continuent encore aujourd'hui leur cheminement parallèle. Dans les voyages réels, l'ambition de ramener des trophées existe, écartée par une vision silencieuse "¹. Chaque tableau est autonome et à caractère unique: sur fond noir jusqu'en 1980, ensuite sur fond blanc. Oui, la photographie s'écrit, elle a une grande qualité, la capacité d'arranger visuellement l'organisation du temps.



© Rudolf Lichtsteiner, Tafelbild VI, 1975. Courtesy Fondation Auer Ory pour la photographie

" Il y a d'abord un négatif, reproductible tel quel sans intervention, l'inversion est en elle-même le principe de lisibilité de la photographie. La beauté étrange d'un négatif réside dans sa non-lisibilité. Le négatif étant redevenu l'original, où se trouve dorénavant l'archétype ? On ne peut faire l'impasse sur la genèse de ce qui donne naissance aux images, c'est-à-dire le négatif, qui recommence à être naturellement la cause; une origine débarrassée des bruits et des intermédiaires... Le positif et le négatif sont les deux versants d'un même objet, les deux faces du même ".²

Rudolf Lichtsteiner est né en 1938 à Winterthour en Suisse. Il est l'un des représentants de ce que l'on appelle la photographie d'auteur, il est aussi l'un des premiers photographes suisses qui s'intéressent au médium lui-même, avec ses spécificités et ses rapports avec la réalité, un moyen aussi de dissocier et de questionner la signification des choses, les sortir de leur contexte en les associant d'une autre façon, sa façon. Dans ses premières années de travail, il voyage, découvre, photographie ce qui l'a interpellé, ce qui l'a ému ou étonné pour le carnet de notes de sa mémoire. Par la suite, il s'est essayé à de nombreux essais et expériences en projetant, devant sa table de travail, des voyages et aventures imaginaires qui, sauf un miracle, n'auront jamais lieu. Pour lui, la forme la plus personnelle, la plus individuelle du voyage...

1 "Vivre un vocabulaire/ Lebensmittel - ein Vokabular 1962-1999" Editions Ides et Calendes, Neuchâtel (CH), 2001.

2 "Peter Knapp, Carnet n° 4" Fondation Auer Ory, Hermance (CH), 2013, texte de François Cheval.

Source : dossier de presse



© Raymond Depardon, Touaregs du Mali fuyant les sécheresses, Algérie, mars 1974. Courtesy Magnum Photos / MICR

EXIL

MICR – Musée International de la Croix Rouge et du Croissant-Rouge, Genève, 14.03. – 25.11.2018
www.redcrossmuseum.ch

Le Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge (MICR) présente EXIL, une exposition réalisée en coproduction avec Magnum Photos. Aujourd'hui, les 65,6 millions de personnes* déplacées redessinent les contours géographiques, sociétaux et transforment les pays. La migration bouscule les échelles du global, du local et du transnational : les voies de communication et les échanges économiques se multiplient, les marchés du travail se segmentent ; les droits sociaux et juridiques s'effritent, rendant plus visibles l'apparition de nouvelles formes de précarisation et d'inégalité. La migration, ce n'est pas seulement des nombres, des statistiques, des sujets d'actualité ou des flux désincarnés, il s'agit d'un phénomène ancien, d'une multitude d'histoires singulières, des déplacements de gré ou de force et ce sont ces parcours, ces déplacements, ces destins que l'exposition se propose de retracer. L'exposition Plus de 300 photographies saisies par les photojournalistes de Magnum Photos racontent le voyage du migrant, la marche, l'attente, l'incertitude, la peur, mais aussi l'espoir. Le travail de figures historiques de l'agence tels que Robert Capa, Werner Bischof et Raymond Depardon vient côtoyer celui de photographes contemporains présents sur le terrain. De la guerre d'Espagne à celle du Vietnam, du conflit des Balkans à celui qui a embrasé le Moyen-Orient en passant par l'arrivée de réfugiés aux portes de l'Europe, l'exposition offre une plongée documentaire passionnante dans l'histoire du monde et de l'humanité et questionne des notions aussi diverses que celles de territorialité, de géopolitique, de contextes économiques et de frontières mentales. Pour illustrer ces mouvements, EXIL offre une scénographie audacieuse et rompt avec l'accrochage traditionnel. Les visiteurs sont invités à prendre en main les photographies ; se crée ainsi un rapport complètement différent avec l'image et le destin des personnes figurées. Enfin, des œuvres d'art contemporain provenant du Musée national de l'histoire de l'immigration à Paris viendront enrichir le propos et offrir des éclairages multiples sur les thématiques abordées.

Source : communiqué de presse

* <http://www.unhcr.org/dach/ch-fr/publications/statistiques>



© Chris Steele-Perkins, Des réfugiés dans le camp Sha-alaaan, Jordanie, 1990. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Thomas Dworzak, Des réfugiés et des migrants principalement de Syrie, d'Irak et d'Afghanistan arrivent en Autriche Braunau am Inn, Austria, 2015. Courtesy Magnum Photos / MICR



© Axel Hütte, San Fernando de Atabapo, Venezuela, 2007, c-print, 172x237 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch

Axel Hütte. Far away – on the road

Museum Franz Gertsch, Burgdorf, 24.03. – 26.08.2018

www.museum-franzgertsch.ch

L'exposition *Unterwegs – in der Ferne* (En chemin – au loin) présente vingt-cinq œuvres d'Axel Hütte (1951, DE) réalisées de 1998 à 2017 ; c'est la seconde exposition personnelle de l'artiste dans un musée suisse après celle du Fotomuseum Winterthur en 1997. Le parcours est essentiellement thématique et formel, ce qui permet d'apprécier la cohérence du travail de l'artiste sur ces vingt dernières années à travers ses superbes paysages naturels ou construits, de jour comme de nuit, ainsi que ses images d'architectures.

Axel Hütte a voyagé sur les sept continents, muni de son appareil photographique de grand format équipé de plans-films argentiques. Son travail n'est pas documentaire et pourrait être comparé par certains aspects aux approches picturales de l'impressionnisme et du romantisme. L'artiste est particulièrement attentif aux phénomènes de la perception et aux impressions produites par les motifs formels, entre planéité et profondeur, surface et espace, et par les effets de lumière et d'atmosphère liés aux conditions climatiques. Les structures formelles, naturelles ou architecturales, sont des éléments de composition pour ses cadrages soigneusement choisis après une longue observation des sujets. Le photographe apprécie les prises de vue en pose longue (jusqu'à 40 minutes pour les vues nocturnes de métropoles) et ne fait pas appel à la retouche numérique. Le but d'Axel Hütte est essentiellement de traduire en images sa sensation subjective d'un paysage ou d'un moment vécu sublime. Il se dégage de l'ensemble de ses œuvres une sérénité, un calme silencieux empreint de poésie, en particulier dans les photographies comprenant des reflets. Derrière la simplicité apparente de certaines compositions se lit la complexité du monde.

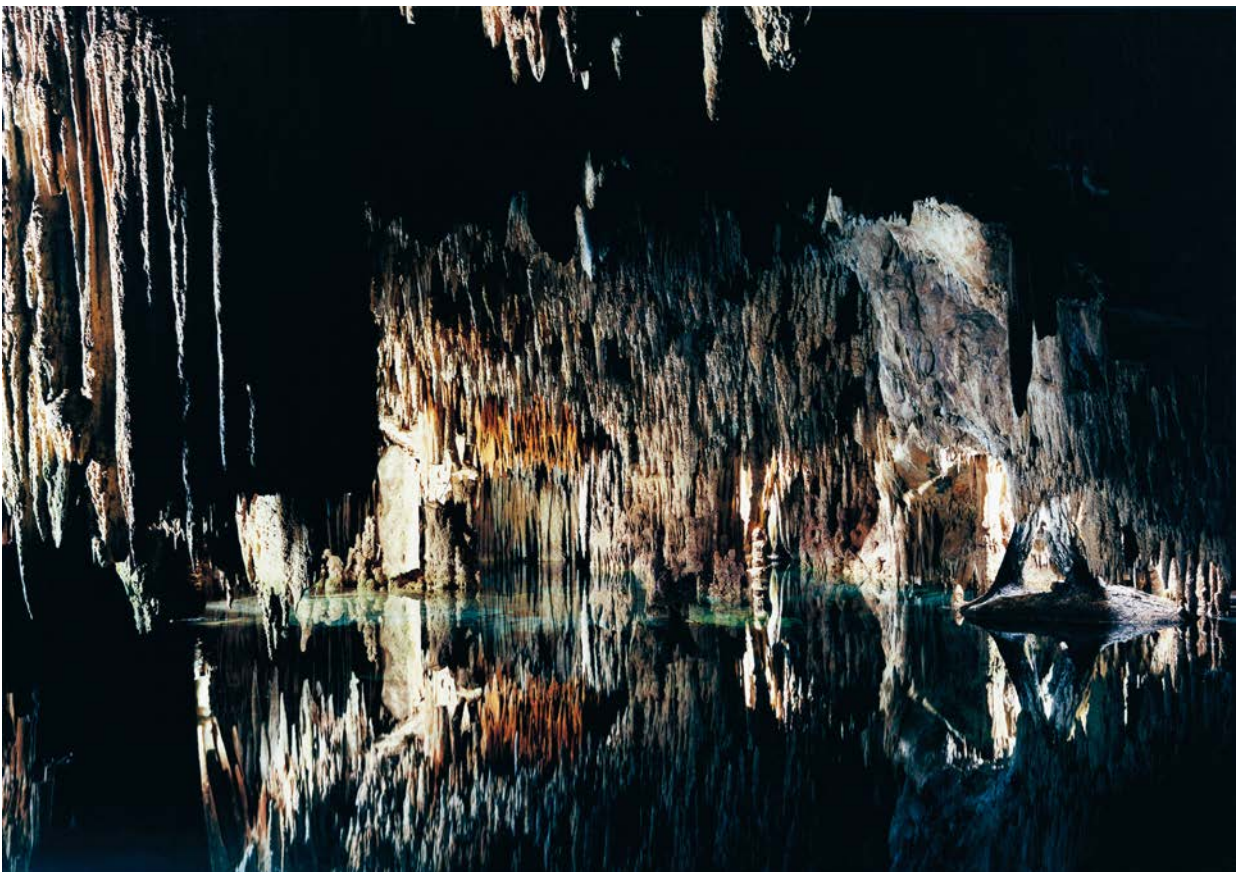
Nassim Daghighian

Curatrice : Anna Wesle, avec la participation de l'artiste et de sa collaboratrice Katlen Hewel.

Axel Hütte est né en 1951 à Essen et a étudié la photographie à la Kunstakademie de Düsseldorf auprès de Bern et Hilla Becher ; il vit et travaille entre Düsseldorf et Berlin. Depuis 1979, il expose son travail au niveau international ; en 2017, une importante rétrospective en deux parties lui a été consacrée par deux institutions allemandes, le Museum Kunstpalast à Düsseldorf et le Josef Albers Museum Quadrat à Bottrop.



© Axel Hütte, Rio Negro 2, Brazil, 1998, c-print, 187x237 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch



© Axel Hütte, Underworld 1, Mexico, 2008, c-print, 182x242 cm. Courtesy of the artist & Museum Franz Gertsch



© Hito Steyerl, Hell Yeah We Fuck Die, 2016, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi

Martha Rosler & Hito Steyerl. War Games

Kunstmuseum Basel | Gegenwart, Bâle, 05.05. – 02.12.2018
www.kunstmuseumbasel.ch

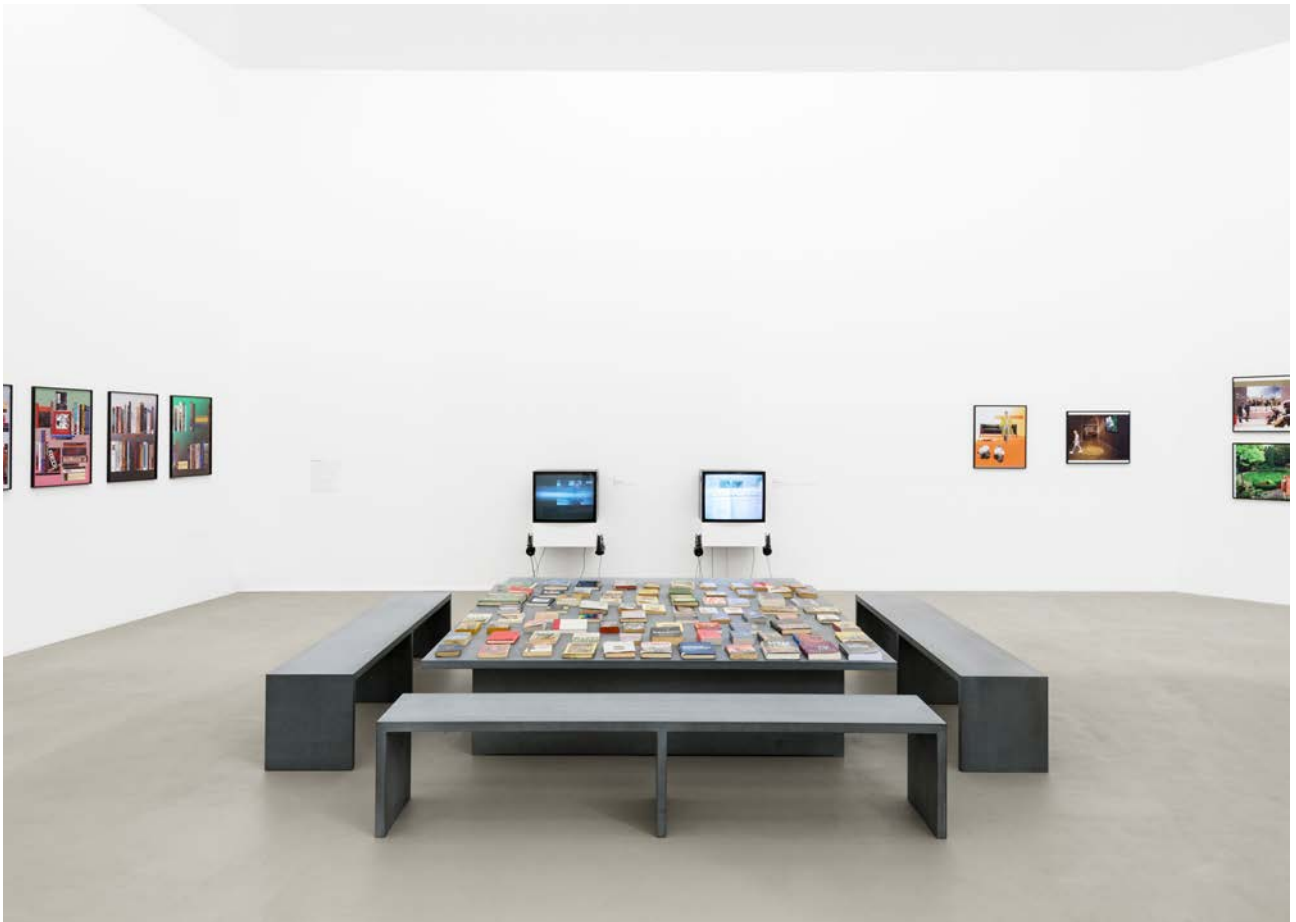
L'exposition *War Games* (curateur : Søren Grammel) réunit deux grandes artistes de générations différentes : alors que Martha Rosler (1943, US) s'est fait connaître dans les années 1960-1970 par son activisme contre la guerre du Vietnam (collages photographiques de la série *House Beautiful: Bringing the War Home*, 1967-1972) et par ses vidéos féministes, Hito Steyerl (1966, DE), qui a étudié le cinéma à Tokyo et Munich, s'est illustrée par son approche innovante de l'essai documentaire et de la vidéo expérimentale dès les années 2000.

Connues à la fois comme artistes et auteures d'essais critiques ou théoriques, elles se sont toutes deux intéressées aux liens entre politique et médiatisation, rapports de pouvoir et représentations sociales. Elles partagent une prédilection pour l'analyse socio-politique des rapports de force et des sources de conflits, qu'il s'agisse de problématiques de genre, de développement urbain, de consumérisme, de xénophobie, d'antisémitisme, de migration, de post-colonialisme ou de guerre. Dans leurs productions artistiques comme théoriques, elles mettent en évidence et critiquent l'impact des nouvelles technologies sur les relations sociales, en particulier la tendance actuelle à une certaine militarisation de notre quotidien ; par exemple, l'usage d'images tournées par des drones (Martha Rosler, *Theater of Drones*, 2013).

L'exposition propose un double dialogue : une mise en relation de leurs travaux respectifs conçue par les artistes elles-mêmes, ainsi qu'une rétrospective non chronologique de chacune, où projets anciens et récents cohabitent. Les visiteurs du Kunstmuseum Basel | Gegenwart peuvent avoir une vaste vue d'ensemble d'un nombre important de vidéos, photographies, collages, images reproduites sur des bâches et installations multimédia de grand format. Une institution culturelle telle qu'un musée ne peut pas s'exclure des enjeux politico-économiques. Organisée pour coïncider avec Art Basel, cette exposition spectaculaire d'artistes-théoriciennes – l'une déjà historique, l'autre classée au sommet du Power 100 de l'*ArtReview* en 2017 – ne soulève-t-elle pas la question posée par Hito Steyerl : un musée est-il une usine ? *

Nassim Daghighian

* Voir : Hito Steyerl, "Is a Museum a Factory?", *e-flux Journal* #07, juin 2009 : lien ; Power 100, *ArtReview*, 2017 : lien



© Martha Rosler, *Off the Shelf*, 2008, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo : Christian Sardi



© Martha Rosler, *Bringing the War Home – New Series*, 2004-2008, 20 tirages jet d'encre, installation au Kunstmuseum Basel Gegenwart, 2018, photo (détail) : Christian Sardi. Courtesy of Galerie Nagel Draxler, Berlin. Gallery Mitchell-Innes & Nash, New York



© Martha Rosler, Photo Op, House Beautiful: Bringing the War Home – New Series, 2004, photomontage, 50.8x61 cm. Courtesy of the artist

" Depuis 40 ans, l'artiste américaine Martha Rosler (née en 1943 à New York, vit à Brooklyn) compose une œuvre protéiforme de photomontages, séries photographiques, art vidéo, performances et installations à travers lesquels elle ne cesse d'explorer des thématiques sociales, politiques et sociétales de son temps. Elle s'est fait un nom grâce à la série de collages – désormais légendaire – intitulée *House Beautiful: Bringing the War Home* (1967–1972) où de tranquilles scènes d'intérieurs de maisons américaines de la revue *House Beautiful* côtoient des photographies documentaires de la guerre du Vietnam du magazine *Life*. Ces mises en scène proposent une réflexion sur l'expérience de la guerre sur le sol étranger et la manière dont celle-ci est vécue dans les foyers à travers le poste de télévision ou les journaux.

Depuis les années 1960, Rosler fait figurer des postures féministes dans ses vidéos et performances. Elle est également connue pour ses écrits théoriques consacrés en particulier au rôle de la politique en photographie. Dans ses séries photographiques réalisées à partir des années 1980, elle s'intéresse davantage à des scènes du quotidien observées dans les rues de New York ou durant ses nombreux voyages. Ses photographies explorent l'uniformisation et les rapports de force qui dominent les sociétés. La réflexion critique menée sur les structures et les rapports urbains constitue un autre aspect de son travail. Dans le cadre de l'édition 2007 de Skulptur Projekte Münster, son installation *Unsettling the Fragments* proposait une nouvelle contextualisation de monuments de l'espace urbain débarrassés de leurs insignes nazis, afin d'attirer l'attention sur les blessures et les fractures historiques de la ville.



Mosquito drone: developed by DARPA, built by AeroVironment

© Martha Rosler, Mosquito Drone, détail de Theater of Drones, 2013, c-print. Courtesy of the artist

Les vidéos et les écrits de Hito Steyerl (née en 1966 à Munich, vit à Berlin) analysent avec pertinence et provocation la société contemporaine et ses institutions. L'artiste allemande, qui enseigne également à l'Universität der Künste Berlin où elle a fondé le Research Center for Proxy Politics, étudie les flux financiers et de marchandises globaux, les conditions de travail à l'ère du néolibéralisme et les liens entre grandes entreprises et politiques publiques. Elle explore des régimes visuels et réfléchit au pouvoir des images en tant que médiums de notre perception, mais également supports et éléments structurants d'information. Les technologies numériques jouent souvent un rôle central dans ses travaux récents comme *The Tower* (2015), tant d'un point de vue de la forme – leur réalisation repose sur une production numérique – que du contenu. Dans ses vidéos, les flux d'information numériques sont présentés tels des agents actifs intervenant dans des processus à la fois physiques, sociétaux et sociaux. Selon Steyerl, la réalité est soumise aux technologies numériques, la réalité augmentée résultant de celles-ci. Avec un sens certain pour le montage et le rythme assorti d'une légèreté apparemment ludique, l'artiste bricole des montages immersifs à partir d'animations par ordinateur, de captures d'écran, de *found footage* provenant des médias de masse, ou bien de scènes tournées par Steyerl elle-même, à l'instar de *How Not to Be Seen (A Fucking Didactic Educational .MOV File)* (2013).."

Source : dossier de presse



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of 'AS11-40-5878' (von Edwin Aldrin, 1969), 2014. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger. Double Take

Fotostiftung Schweiz, Winterthour, 02.06. – 07.10.2018
www.fotomuseum.ch

Le duo zurichois composé de Jojakim Cortis et d'Adrian Sonderegger a consacré cinq années à ce projet qui, en plus de fasciner par son concept, éveille véritablement la curiosité. *Double Take* est un jeu séduisant qui met en scène des images iconiques de l'histoire de la photographie internationale : Des clichés ancrés dans la mémoire collective sont reconstitués en trois dimensions – de minutieux assemblages de carton, sable, bois, tissu, coton, plâtre et colle – et photographiés de telle manière qu'une image incroyablement semblable à l'original se crée. Mais cette illusion est toujours teintée d'humour par la scène d'atelier incluse dans l'image. L'image de l'image de l'image de la réalité se transforme en expérience métaphysique tourbillonnante : qu'est-ce qui est réel ? Et pouvons-nous faire confiance à notre perception ?

Double Take est bien plus qu'un simple exercice épistémologique. Il s'agit d'une spéculation extrêmement attrayante, inventive et malicieuse avec laquelle les artistes veulent éveiller notre appétit du spectacle. Ses photographies en grand format précises et riches en détails offrent un jeu délicat de découverte et de surprises dans lequel l'on peut se perdre dans les précisions de la photographie d'origine, tout en voulant résoudre avec une curiosité de détective le secret du « Making of ... » dans l'atelier. Les outils et matériaux apparemment déposés au hasard donnent l'impression que les modélistes viennent juste de passer le dernier coup de pinceau. Le moment immortalisé est remis en question par l'installation provisoire et temporaire ; le mythe intemporel est décomposé par le quotidien trivial.

Pour ce qui est du contenu, Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger se sont concentrés d'une part sur des images d'événements historiques importants : de la première ascension du Mont-Blanc en 1861 au premier vol des frères Wright en 1903 jusqu'au champignon atomique de Nagasaki en 1945 ou l'attaque terroriste contre les Twin Towers en 2001. D'autre part, ils font figurer des œuvres photographiques incontournables représentant des événements moins significatifs mais qui ne doivent manquer dans aucune histoire de la photographie : la photographie par Henri Cartier-Bresson d'un homme qui saute au-dessus d'une flaque d'eau près de la gare Saint-Lazare (1932) ou les gouttes de lait étonnantes d'Harold Edgerton qui se solidifient pour former une couronne dans la photographie (1957). Avec ces représentations, les artistes démontrent que leurs œuvres renvoient plus à d'autres images qu'à des événements réels – des images à partir desquelles une plus vaste représentation du monde se crée.



© Jojakim Cortis & Adrian Sonderegger, Making of 'Tian'anmen' (by Stuart Franklin, 1989), 2013. Courtesy Fotostiftung Schweiz

Réflexion critique des médias et farce joyeuse

Construction, déconstruction, reconstruction : aussi tentant qu'il soit de ressusciter le passé à l'aide de photos et d'expliquer le monde à l'aide d'icônes, autant la « vérité » de ces images peut être problématique. Le travail de Jojakim Cortis & d'Adrian Sonderegger rappelle avec humour que les photographes sont fragiles, entêtés et extrêmement manipulables – dans certains cas, ils ne sont rien de plus que les témoins d'une perspective. C'est ce scepticisme créatif qui rend le travail de *Double Take* si actuel. À une époque où la limite entre la fiction et la réalité est plutôt floue et où le mot « post-factuel » semble incontournable, *Double Take* nous oblige à vérifier la vérité de la photographie.

L'exposition donne pour la première fois une vue d'ensemble presque exhaustive sur la série d'œuvres des Icônes. Elle présente 42 tirages en grand format et produits pour cette exposition. Dans des groupements, des dialogues et des comparaisons, d'autres niveaux de lecture sont abordés : Qu'est-ce qui rend une photographie intemporelle ? Quels codes visuels – postures, gestes, perspectives, compositions, incidents picturaux – se fixent dans la mémoire ? Comment des images récurrentes et reproduites infiniment conditionnent-elles notre manière de voir et ainsi notre vision de la réalité ? Quels mythes sociétaux se cachent derrière les icônes ? Et comment se fait-il que la plupart des photographies icôniques se laissent classer dans l'un des trois champs sémantiques – catastrophes et guerres, découvertes et réalisations telles que la beauté et la consommation ? L'acte scénographique de la déconstruction culmine dans un arrangement avec toutes sortes d'accessoires et de restes des reconstructions tridimensionnelles telles que des documentations filmiques du processus de création des œuvres.

Cette exposition de la Fotostiftung Schweiz est organisée en coopération avec C/O Berlin.

Curateur : Sascha Renner

Source : communiqué de presse



© Juergen Teller, Charlotte Rampling, a Fox, and a Plate No.15, Latimer Road, London 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur

Juergen Teller

Fotomuseum Winterthur, Winterthour, 02.06. – 07.10.2018

www.fotomuseum.ch

En 2014, alors qu'il avait commencé à enseigner la photographie à l'Akademie der Bildenden Künste de Nuremberg, Juergen Teller (né en 1964 à Erlangen, Allemagne ; vit à Londres, Angleterre) expliquait avoir donné un conseil générique à ses étudiants. « Dès le début, je leur ai dit que leur travail devait être une question d'amour de la vie. Ce n'est pas tellement une question de photographie. Pour prendre des photos, il faut aimer la vie. Après, on peut photographier n'importe quoi. » *

Dans le cas de Juergen Teller – parce qu'il est probablement l'un des photographes actuels les plus sollicités et que ces sollicitations émanent de toutes sortes d'industries : celle de la musique, celles de la mode et de la publicité, celle de l'art – la question ne tarde pas à se poser de savoir ce qui relie ce qu'il photographie, et comment l'hétérogénéité spectaculaire des sujets imposés par ces industries diverses ou simplement imposés par lui-même, fait « œuvre ».



© Juergen Teller, Love, Bataclan Memorial, Paris, 2016. Courtesy Fotomuseum Winterthur

S'il a incontestablement inventé un « style » et une esthétique spécifique à sa photographie et qui marque l'histoire de cette discipline, il faut bien reconnaître qu'il en a désormais suffisamment repoussé les contours pour que cela n'entrave en rien sa pratique, ni ne dégénère en académisme. Ce qui relie ce qu'il photographie tient plus dans le regard que dans les formes, les sujets, les techniques et s'il expliqua à ses étudiants que leur travail « devait être une question d'amour de la vie », nul doute qu'il leur livrait une expérience personnelle.

L'exposition, qui combine aux séries récentes (*Frogs* et *Plates*, 2016) des travaux réalisés pour d'autres industries (encore que dans le cas de Teller la distinction n'ait aucun sens), articule une évidente célébration de la vie en exposant les sensations simples induites par la nature ainsi que des portraits et des autoportraits empreints d'humour. Juergen Teller n'est jamais ironique avec les objets, les paysages et les personnages qu'il photographie – il se réserve en général ce traitement à lui-même.

Source (texte d'Eric Troncy, modifié) : http://2013.suzanne-tarasieve.com/wp-content/uploads/2017/11/CP_JuergenTeller_fr_eng.pdf

* Juergen Teller, interview with Hans Ulrich Obrist, *System*, n°3, 2014



© Daniele Buetti, M.A., de la série Don't talk to me, 2018, c-print digital, miroir, peinture, 130x100 cm.
Courtesy of the artist & Galerie Nicola von Senger

Daniele Buetti

Galerie Nicola von Senger, Zurich, 18.05. – 14.07.2018
www.nicolavonsenger.com

Dans l'exposition à la Galerie Nicolas von Senger, Daniele Buetti (1955, CH ; vit à Zurich et Munich) présente une série " d'anti-portraits " pour lesquels il s'est approprié des portraits photographiques plutôt conventionnels. Les images dont s'est inspiré l'artiste sont pour la plupart des portraits de personnalités célèbres : Marina Abramovic, Jean-Michel Basquiat ou Grace Jones, entre autres. Buetti a découpé en plusieurs fragments les parties les plus identifiables du visage pour n'en garder que certaines et laisser ainsi un vide que pourra combler chaque spectateur en se regardant dans le miroir sur lequel repose le collage. Le dispositif rappelle la série de Douglas Gordon, *Self-portrait of You + Me* (dès 2006), mais en plus ludique. On peut aussi y lire une manière de revisiter de manière ironique, voire critique, la tendance actuelle aux *selfies*.



© Ester Vonplon, Untitled, 2018. Courtesy Galerie Stephan Witschi, Zurich

Junjin Lee, Roman Signer, Ester Vonplon

Galerie Stephan Witschi, Zurich, 09.06 – 14.07.2018

www.stephanwitschi.ch

Le jeu entre l'absence et la présence est une thématique commune des trois artistes exposés. Jungjin Lee (1961), nourrie à la fois par la culture asiatique (l'artiste est née en Corée du Sud) et occidentale (elle vit aux États-Unis depuis de nombreuses années), elle développe ses photographies de manière artisanale sur de grandes feuilles de papier de riz sur lesquelles elle applique à la brosse l'émulsion photosensible.

Dans ses gros plans de neige et de glace, Ester Vonplon (1980, CH) évoque la beauté inhérente à chaque élément de la nature. Ses photographies sont comme des documents de la présence de l'artiste, qui noue un dialogue entre l'humain et la nature. La galerie expose des images de neige colorée par l'artiste qui interroge la disparition du blanc, une fois la neige fondue, et la trace laissée par son intervention...

L'installation de Roman Signer (1938, CH) invite également à la recherche d'indices. À partir d'une combinaison presque absurde de lieux et d'objets, le visiteur s'interroge sur la séquence des événements.

Source : site de la galerie ; <http://www.mbal.ch/exposition/jungjin-lee/>



© Erik Madigan Heck, Audrey Marney, 2015, c-print, 127.3x228.6 cm. Courtesy Christophe Guye

Erik Madigan Heck. Old Future

Christophe Guye Galerie, Zurich, 03.05. – 25.08.2018
www.christopheguye.com

" La photographie de mode a cent ans. Depuis les premiers clichés du baron de Meyer et d'Edward Steichen, elle a suivi des chemins variés. Pendant longtemps, ce n'était que dans les pages d'un magazine, ou peut-être sur le mur d'une chambre d'adolescente, que l'on pouvait apercevoir une photo de mode. Mais les choses ont changé. Les musées organisent des expositions importantes, les galeries et les salles des ventes vendent des tirages, et les éditeurs sortent régulièrement de nouveaux titres consacrés à la photographie de mode. Les images iconiques de grands noms tels que Horst P. Horst, Erwin Blumenfeld, Irving Penn, Guy Bourdin, Richard Avedon ou encore Helmut Newton font désormais partie de notre héritage culturel et leurs œuvres se vendent à des prix records. On ne considère plus la discipline comme un passe-temps frivole mais une véritable forme artistique.

Sous cet éclairage, le langage visuel du photographe américain Erik Madigan Heck est spectaculaire. Au fil d'une carrière somme toute assez courte, il a développé une façon bien à lui de regarder la mode. Un simple coup d'œil à son ouvrage *Old Future*, publié cette année par Thames & Hudson et auquel une exposition zurichoise est consacrée, suffit à mettre en évidence sa signature, un traitement clair et unique des couleurs et des motifs. La série reproduite ici a été publiée par le *New York Times Magazine* en avril 2017. Heck avait eu l'idée de créer un portfolio sur Comme des Garçons, pour accompagner le lancement de l'exposition de Rei Kawakubo au Metropolitan Museum of Art, et de le publier dans un magazine qui en principe n'accorde aucun espace à la mode. C'est un exemple parfait de son fonctionnement – travailler avec un magazine extérieur à cet univers, et se concentrer sur le travail de Rei Kawakubo, une styliste qui s'attache à aller au-delà de la mode et exprimer des images abstraites plus qu'à dessiner des vêtements.

Soutenu par le *New York Times Magazine* et Comme des Garçons, Erik Madigan Heck réalise six tableaux pour la collection Automne 2017. Minimalistes, épurées, ses photos entrent en résonance avec la palette des pièces dessinées par Rei Kawakubo. Intitulée *Future of Silhouette*, la série repousse les limites de la photographie de mode. Le visage blanc de Saskia de Brauw apparaît ici et là, sur un corps légèrement décalé en termes d'échelle, un corps fait de formes comme étirées, en expansion. L'histoire de la photographie de mode atteste du fait que le pendule a toujours hésité entre la beauté naturelle et la beauté artificielle. Et pourtant, l'obsession du corps sain – qui se doit d'être mince, jeune et exempt d'imperfections – a perduré. Ici, le corps prend une autre direction : depuis quarante ans, Rei Kawakubo remet tout en question. Cette collection travaille les matériaux bruts, que la styliste appelle des « non-tissus ». Les photographies de Heck transcendent tout ce qui a été fait jusque-là. Dans ses images méticuleusement composées et soulignées de couleurs vives, la frontière entre le vêtement et le fond s'estompe, jouant avec l'idée de silhouettes « futures ».



© Erik Madigan Heck, Honeycomb, 2015, c-print, 116.8x175.3 cm. Courtesy Christophe Guye

À la fois créative et commerciale, la photographie de mode est pétrie de paradoxe : produite sur commande, tout en générant des images progressistes, expérimentales et artistiques, elle représente à la fois la haute couture et la culture populaire. Considérée comme un art, elle n'en demeure pas moins une industrie, au service d'une autre – haute couture, prêt à porter, accessoires ou produits cosmétiques. Les photographes, tout comme les couturiers, produisent des œuvres qui démontrent que la beauté n'a rien de fixe et se meut en permanence. Rei Kawakubo elle aussi démontre que cet idéal est en constante évolution. Cette obsession commune de la métamorphose s'affiche clairement dans les photos créées par Heck pour Comme des Garçons.

Le photographe collabore avec des artistes qu'il admire, dans les univers de la mode et de l'art. Rei Kawakubo en fait partie. « Lorsque j'ai commencé à faire des recherches sur les différentes marques et leurs stylistes – des plus en vue aux plus obscurs – j'en suis venu à voir la mode comme un art à part entière, avec son propre langage, ses codes esthétiques et ses potentiels de création », écrit-il dans *Old Future*. Il serait sûrement d'accord pour affirmer que la photographie de mode est la petite sœur de l'art moderne.

Au 20^e siècle, il était fréquent que les photographes passent du monde de l'art à celui de la mode. Edward Steichen, cofondateur avec Alfred Stieglitz de la parution Camera Work, joua un rôle actif au sein de la galerie new-yorkaise 291, qui fut la première à exposer de l'art moderne dans le début des années 1900 ; Man Ray et Erwin Blumenfeld entretenaient des liens étroits avec les peintres dadaïstes ; George Hoyningen-Huene suivit les enseignements des artistes André Lhote et Man Ray, et William Klein ceux d'André Lhote et Fernand Léger ; Horst P. Horst fut l'assistant de Le Corbusier et travailla aux côtés de Salvador Dali.

Heck, lui aussi, explique qu'il s'est toujours tourné vers la peinture pour le guider dans l'usage des couleurs. Parmi ses influences, il ne nomme aucun photographe mais plutôt des peintres tels qu'Édouard Vuillard, Edgar Degas, Peter Doig, Marlene Dumas et Gerhard Richter. Pour lui, « l'art est un continuum à partir duquel on doit construire ».

Nathalie Herschdorfer

Nathalie Herschdorfer est auteure et historienne de la photographie. Elle est directrice du MBAL, Le Locle.

Source : communiqué de presse



Balthasar Burkhard, Löwe, 1996 © Estate Balthasar Burkhard, 2018

Balthasar Burkhard

MASI LAC, Lugano, 10.06. – 30.09.2018
www.masilugano.ch

Le Museo d'arte della Svizzera italiana (MASI) de Lugano présente la grande rétrospective à l'artiste suisse Balthasar Burkhard (1944-2010) qui fut exposée à Winterthur au début de l'année 2018. Comme aucune autre, son œuvre reflète l'auto-invention d'un photographe et illustre également l'émancipation du média de la photographie en tant qu'art au cours de la seconde moitié du 20^e siècle. La rétrospective reconstitue les diverses facettes de la carrière de Burkhard étape par étape.

À commencer par des photographies de son apprentissage chez Kurt Blum qui se fondent encore sur la photographie traditionnelle de reportage et d'illustration des années 60 et par ses premiers projets photos indépendants, l'exposition montre également le rôle de Burkhard comme fidèle compagnon du célèbre commissaire d'exposition Harald Szeemann et comme documentariste de la Bohème bernoise des années 60 et 70. De nombreux clichés des expositions révolutionnaires *When Attitudes Become Form* en 1969 dans la Kunsthalle de Berne et de documenta 5 de 1972 ont été réalisés par Balthasar Burkhard et immortalisent les œuvres radicales, souvent éphémères, les actions et performances de la scène artistique d'avant-garde internationale de l'époque.

Simultanément, Burkhard travaille à son positionnement en tant que photographe et artiste, il développe en collaboration avec son ami et collègue Markus Raetz les premières grandes toiles photographiques, il s'essaie en tant qu'acteur aux États-Unis et est invité en 1983 et 1984 à ses expositions désormais légendaires dans la Kunsthalle de Bâle et au Musée Rath de Genève. Il réussit alors largement à détacher la photographie de sa fonction d'illustration : grâce à des grands formats monumentaux, il transforme le corps comme sujet en paysages sculpturaux et en architectures localisées.

Au cours de sa carrière, Burkhard se consacre à de maintes reprises au portrait. Alors que ses premières photographies montrent des artistes mis en scène et en action, il réalise plus tard des portraits avec une représentation de plus en plus formalisée. Dans les années 90, il transpose cette réduction stylistique dans une série importante de portraits d'animaux qui rappelle le style encyclopédique de la photographie du 19^e siècle. Ses grands clichés aériens des métropoles telles que Tokyo et Mexico City constituent une autre étape dans l'œuvre de Burkhard. Ces clichés pris depuis un avion, qu'il poursuit avec les déserts du monde entier, deviennent sa grande passion.



Balthasar Burkhard, La vague, Normandie, 1995. Courtesy Museum Franz Gertsch, Burgdorf © Estate Balthasar Burkhard, 2018

La recherche d'une morphologie, d'une sorte d'art formel de la nature et de la culture chez Balthasar Burkhard est surtout évidente dans ses dernières œuvres. On y trouve des clichés de vagues et de nuages aussi bien que les montages et rivières suisses et la fragilité des plantes. La matérialité de l'image ne cesse de l'intéresser. Outre l'échelle de teintes très personnelle, plutôt foncée, de ses tirages, il exploite jusqu'au bout toutes les possibilités esthétiques et techniques de la photographie.

L'exposition au MASI LAC montre un demi-siècle de création de Balthasar Burkhard. Elle est réalisée en partenariat avec le Fotomuseum et la Fotostiftung Schweiz à Winterthur et le Museum Folkwang d'Essen.

Publication : pour l'occasion, sortie d'une monographie en allemand ou en anglais chez Steidl.

Source : dossier de presse du Fotomuseum Winterthur et de la Fotostiftung Schweiz